

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: 1^{er} An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: 1^{er} An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
Ou s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresse toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

NOUS AVONS, SOUS VERDUN, DE QUOI RÉPONDRE AUX ALLEMANDS



LES DÉPÔTS DE MUNITIONS SONT ALIMENTÉS PAR DES FILES D'AUTOS QUI SUIVENT SANS INTERRUPTION



UN DECAUVILLE CHARGÉ DE MUNITIONS ARRIVE EN PREMIÈRE LIGNE



TRANSPORT D'OBUS SUR RAILS



UN BIVOUAC EN SECONDE LIGNE



TRANSPORT DE RONNINS
POUR LA CONSTRUCTION DES ABRIS

Interrogez un poilu permissionnaire revenant de Verdun, il vous dira: « Les Boches?... Jamais ils ne passeront. Nous avons pour leur répondre des munitions et des munitions encore. On marche dessus, on couche dessus, jusqu'au moment où l'on s'en sert. Et il en arrive tous les jours, avec des capons et des mitrailleuses. Je vous dis qu'ils ne passeront pas! »

Flaubert au Cinéma

Oh ! je sais bien que la guerre en général et la défense de Verdun en particulier sont d'une autre importance... Ce n'est pas une raison néanmoins pour passer tout à fait sous silence les débuts de Flaubert au cinéma. Je dis les débuts, car il n'y a que le premier pas qui compte (et qui rapporte) ; nous verrons certainement défilier sur l'écran la Tentation de saint Antoine, Hérodiade, Saint Julien l'Hospitalier, et, pourquoi pas ? Madame Bovary avec l'Éducation sentimentale.

Flaubert au cinéma !... Il faut le voir pour le croire. Allez le voir... d'abord parce que le spectacle, somptueux, en vaut la peine, et puis parce qu'on n'a pas tous les jours — heureusement — l'occasion de rencontrer les œuvres d'un maître tel que Flaubert, usinées avec l'assentiment de sa famille.

Cette occasion, quand je pense qu'elle m'eût échappé, sans l'avertissement d'un ami ! Le coup, bien monté, devait l'être de vieille date... mais comme le scandale paraissait inévitable, on hésitait... Peut-être le mot fameux : « Il faudrait une guerre... » fut-il à nouveau prononcé. Et la guerre éclata, sévit, dura, détournant l'attention publique des opérations commerciales... Alors, on risqua Salammbô, « sensationnelle reconstitution historique d'après le célèbre roman de Gustave Flaubert ».

Et j'ai crié au meurtre, en 1906, lorsqu'un vieux rempailleur, appelé Busnach, coupa en morceaux de théâtre Madame Bovary et les fit enrouler au four, à Rouen !

Et je me suis encore gendarmé, quand la publication de l'admirable Correspondance de Flaubert tomba aux râclures de tiroir !

Tout y passa : cheveux recueillis sur la brosse, pellicules glancées au col des vieux paletots, rognures d'ongles, pâtes d'encre et copeaux de crayons taillés. Le pauvre Flaubert fut gratté jusqu'à l'os, jusqu'au squelette. On pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à extraire de sa dépouille... Erreur. Il y avait à en tirer des films cinématographiques, ce que l'on est en train de faire.

Car vous verrez que je n'en aurai pas le démenti ! Salammbô n'est qu'un commencement. L'usine attend. N'éteignez pas les feux !

Aussi bien l'adaptation du roman carthaginois de Flaubert a des excuses, des circonstances atténuantes. Sainte-Henue, le premier, dit de Salammbô : « C'est un opéra ; et j'ai moi-même entendu Edmond de Goncourt répéter en son grenier : « C'est un grand opéra. »

Toujours est-il que Flaubert donna successivement à Théophile Gautier, à Mendès, à Jules Barbier et à Camille Du Locle l'autorisation de faire chanter Salammbô, Hamilear, Narr'Havas, Spendius, le grand prêtre et Maltho. Que dis-je ? On possède un scénario esquissé par Flaubert et qui doit encore se trouver dans les papiers de M. Spoelberch de Lovenjoul légués à la Bibliothèque de Chantilly. L'écrivain ne manifestait donc aucune répugnance pour cette seconde moulure de son œuvre et l'on n'a point manqué de respect à sa mémoire en laissant représenter, après sa mort, la Salammbô de Du Locle et Reyser, à Bruxelles, après celle de Zannardini et Nicolo Massa, à Milan. C'est déjà bien joli de n'avoir pas à faire mention du ballet que le baron de Reinach et Léo Delibes devaient danser ensemble, après avoir scalpé Salammbô. Elle en fut quitte pour la peur.

Hélas ! la malheureuse n'a rien perdu pour attendre ! La voilà crucifiée au cinéma, dernière station de son calvaire. Le spectacle est hors de cause. On le trouvera ingénieux, brillant et varié. Il a son nègre — Spendius — tout comme Cabiria. Le nègre continue. Mais de la magnifique vision de Flaubert, qu'est-ce qu'on a fait, ô dieux ! Je renonce à vous le dire. Il faudrait reproduire tout entier l'argument des adaptateurs. J'éloigne ce calice de vos lèvres. Apprenez seulement — c'est assez — que la fille d'Hamilear ne meurt plus ; que Schababrim ne fend pas la poitrine de Maltho pour en arracher le cœur et l'offrir au Soleil. Non. Maltho tue Narr'Havas et épouse Salammbô !

Je ne crois pas tout de même que Flaubert serait allé jusque-là. Le cinéma est une illustration, et à Michel Lévy qui lui demandait un jour de publier une édition illustrée de son roman, Flaubert répondait :

— C'est bien la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague, pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte ! »

Infortuné Flaubert ! Le temps des précisions pour son œuvre est arrivé.

Ah ! quel malheur d'avoir une nièce !...

Lucien Descaves.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le ministère Asquith, en Angleterre, a eu une surprise. Je ne dis point qu'il ne l'ait pas trouvée heureuse, mais enfin, c'était une surprise ! Convaincu qu'il fallait y aller doucement, bien doucement, compter avec les principes, les habitudes, les préjugés, il avait préparé un projet de loi sur le recrutement qui n'était pas encore le service militaire obligatoire, tout en s'en rapprochant : la Chambre des Communes a repoussé ce projet de loi, non pas comme excessif, mais au contraire comme insuffisant et le gouvernement a dû en présenter un autre, beaucoup plus radical.

Nous devons nous en réjouir parce que toute décision vigoureuse, de la part de l'Angleterre, a pour effet de hâter la fin de la guerre. Mais le fait implique de plus un enseignement de philosophie politique :

Les gouvernements parlementaires sont, dans leur essence, des gouvernements de majorité. Ils s'efforcent donc de gouverner dans le sens de leur majorité, de prévoir les désirs de cette majorité, de ne faire que ce que veut celle-ci. En temps de paix, cela est assez facile : il y a, pour ainsi dire, une routine.

Mais en temps de guerre, il en va tout différemment : l'opinion de la majorité, sous la pression de la nécessité, obscurément mais puissamment sentie, évolue plus vite que ne le peut concevoir les dirigeants, qui sont portés à la voir toujours telle qu'elle était. Et dans le pays, l'évolution est sans doute plus profonde encore.

Ce sont de nouveaux problèmes qui préoccupent l'esprit public. Il en résulte un reclassement des partis, et les anciennes étiquettes arrivent à recouvrir des choses toutes nouvelles.

Pierre Mille.

Hier, à 3 heures moins cinq, place de la Madeleine, passe un grand poilu, rasé d'ailleurs, mais au visage extrêmement sympathique. Vient à sa rencontre un colonel qu'accompagne un lieutenant. Le poilu aperçoit les chefs et, soudain tiré d'un rêve qui mettait une pointe de mélancolie dans ses yeux rieurs, salue en hâte.

Il salue, sans doute encore distrait par sa songerie, car son geste n'est pas très réglementaire. Le colonel s'en aperçoit et fronce le sourcil.

— Avez-vous vu celui-là, et son salut les doigts écartés ? Les doigts écartés ! Dans quelle théorie a-t-il vu cela ?

Le chef est peut-être de mauvaise humeur, mais le lieutenant se risque pourtant à dire :

— Pardon, mon colonel, voulez-vous me permettre de vous dire qui est ce poilu que j'ai connu en Alsace reconquise, au début de la guerre ?

— Bien entendu.

— Eh bien, c'est Hansi. Vous savez, Hansi, le dessinateur qui...

— Oh ! le brave garçon ! sursauta l'officier en se retournant comme pour aller serrer la main de l'artiste et rapprocher entre ses paumes les doigts qu'il critiquait tout à l'heure.

Mais tout là-bas, Hansi, retombé dans son rêve, s'engageait déjà dans la rue Tronchet.

Est-ce que nos permissionnaires de Pâques se seraient mis en tête d'embaucher les statues de Paris pour courir sus aux Boches ? Depuis quelques jours, les statues des différents carrefours causent des surprises aux gardiens de l'ordre public !

L'autre matin, c'était le lion de Belfort qui s'éveillait, tenant entre ses pattes puissantes un pantin de deux sous, costumé en soldat allemand. Le contraste était merveilleux entre le colosse de bronze et la minuscule marionnette... Et nous regrettons que ce Boche ait été enlevé manu militari, avant que nous ayons pu le photographier au pied du Lion.

Hier, nouvelle alerte ! Sans s'être donné le mot, la statue de Musset, place du Théâtre-Français, et la statue de la République, devant l'Institut, manifestaient leur ardeur guerrière. Musset était coiffé d'une bourguignotte authentique. Reconnaissons que cette coiffure n'allait point si mal à l'auteur du Rhin allemand ! Quant à la statue de la République, elle portait sur la main un naïf tatouage... au charbon : un cœur percé d'une flèche, avec ces mots : « Aux poilus pour la vie ! »

Au fait, ce dessin et cette devise, constatés si près

du dôme de l'Institut, ne seraient-ils pas l'œuvre d'un académicien ? Il en est de si fantaisistes ! Et faire parler les statues est bien une gaminerie d'immortel !

Quand on fait des économies, sur quoi n'en ferait-on pas ? Le conseil d'assistance de Strasbourg adresse à la jeunesse alsacienne un appel pour l'exhorter très sérieusement à marcher pieds nus pendant l'été 1916.

Non point pour obliger ces jeunes gens à ressembler de plus en plus au Boche primitif qui rongeaient des os de bœuf sauvage dans les sombres fourrés de la forêt hercynienne, il y a des siècles, mais tout simplement pour économiser le cuir.

— Celui qui est à la plante de nos pieds s'usera aussi, répliquent vertement les adolescents peu enthousiasmés.

— Qu'importe, leur est-il rétorqué, pourvu que vous économisiez vos souliers.

Dans quelques jours, les intéressés accepteront la cruelle obligation, puisqu'il s'agit de rendre « un service important à la patrie ». Peut-être se rejeteront-ils sur des paires de sabots. Mais ils auront beau faire : même s'ils les gardent assez longtemps pour aller un jour à la guerre avec, ce ne seront jamais les sabots des soldats de Valmy !

COINS DE PARIS

Montparnasse. La quiétude du boulevard du Sud sous les arbres et le soleil, où passent, en toilettes claires, avec des écharpes de créoles, les grandes Américaines, les blondes Scandinaves, les derniers « modèles » italiens qui ont gardé leur tablier de couleur et leur madras à la façon de l'école d'Hébert. Le restaurant chinois, yankee, aux senteurs de maïs. Et surtout les trois ou quatre petits restaurants anglais, aux terrasses encadrées de fusains, éclairées, par les belles nuits blanches, de lampions discrets. Dans un coin, perdu entre les artistes cosmopolites, Rodin, sa serviette nouée autour du cou, le binocle vacillant sur son nez robuste, écoute les histoires de l'aquarelliste Dégallix, tandis qu'à l'opposé, personnage de Velasquez, M. de La Gandara offre le howard à quelque princesse américaine.

Mais le rendez-vous le moins bourgeois est bien celui que se donne, dans un café du coin, la bohème cosmopolite du quartier. Bohème noire, puisque la guerre a supprimé la bohème verte : étudiants dévoyés sombrés dans la coca, la momo et autres paradis de pharmacie ; réfugiés polonais, valaques ou roumains de la guerre ; tous habillés à effrayer Murger ou le fils Bidel : cow-boys en savates, dandies sans faux-col, négresses attifées comme des guenons de fête foraine. Et les désolantes petites bonnes femmes, déserteuses du travail journalier, préférant la poésie de ce café « littéraire » à celle de l'atelier, prosélytes erronées de ce qu'elles croient être la vie d'artiste... Une « Closerie des Lilas » plus invraisemblable, mais où l'on trouvera, si l'on cherche bien — oh ! bien... — entre un millionnaire authentique et une baronne de contrebande, quelque humble peintre ou poète inconscient de son génie. — MICHEL GEORGES-MICHEL.

Le plus jeune poilu de France est vraisemblablement le jeune Robert Brice, qui se trouve actuellement au dépôt du 6^e groupe cycliste, à Vienne. Robert Brice avait 15 ans 1/2 quand la guerre éclata. Son père, veuf, partit aux premiers jours, le laissant seul à la maison.

Un jour que le 30^e bataillon de chasseurs à pied traversait son petit village vosgien, l'enfant emboîta le pas aux soldats. Il les suivit ainsi sur les sommets neigeux, au fond des sombres forêts, faisant le coup de feu à côté des anciens qui l'avaient pris en amitié.

Blessé d'une balle, le 27 juillet, il fut évacué dans un hôpital du Midi ; et comme aucun titre militaire ne lui permettrait de rejoindre son régiment, maintenant qu'il est guéri, il vient de contracter un engagement volontaire, car il a aujourd'hui dix-sept ans.

Des larmes au rire.

Entendu par un de nos collaborateurs, à la gare d'Abbeville :

Un poilu raconte à ses camarades qu'il s'est trouvé, la veille, avec toute sa section, entouré par un nuage de gaz lacrymogènes.

— Si vous aviez vu ça, les poteaux ! pendant trois heures on n'a pas arrêté de pleurer.

Et, du ton le plus naturel, il conclut :

— Non, jamais on n'a tant rigolé !

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Les temps sont durs

Ah! oui, les temps sont durs! Evidemment, nous n'en sommes point à nous procurer les objets de première nécessité en échange d'un bon, comme en Allemagne et en Autriche, où seul aujourd'hui le militaire est riche, chacun sait ça. Sans doute ne nous distribue-t-on pas de cartes de viande, de cartes de pain archi-K, de cartes de beurre, de graisse et de savon, ainsi qu'à Munich ou Berlin... Mais on a beau dire, les temps sont durs.

Vous me demanderez peut-être pourquoi nous déclarons, nous autres civils, qu'ils sont durs à ce point?

Mon Dieu, on ne sait trop. La vie des citoyens et des citoyennes de l'arrière n'est pas un martyre, du moins matériellement. Cependant, il demeure entendu que les temps sont comme vous savez, hélas! L'on se ferait fort mal juger en soutenant le contraire.

Et d'ailleurs, il n'y a qu'à jeter les yeux autour de soi. Voulez-vous quelques exemples? En voici:

Une dame un peu maniaque, et pas très malade, ne pouvait se passer d'une garde, d'une demoiselle de compagnie, plutôt, qui lui préparait ses tisanes. Assurément, cette demoiselle demandait un prix élevé: mais le superflu a toujours coûté cher... et puis, les temps sont durs!

Or, les enfants de la dame un peu maniaque n'ont observé respectueusement à celle-ci qu'en période de guerre une demoiselle de compagnie, uniquement vouée aux tisanes, n'était peut-être pas indispensable. Et la dame un peu maniaque, frappée par la sagesse de ses chers enfants, garda trois mois encore, trois longs mois, sa demoiselle de tisanes; après quoi elle lui offrit, non pas la prix convenu, mais un salaire dérisoire. Et comme la demoiselle se plaignait: «Ma pauvre enfant, les temps sont si durs!» gémit la dame.

Un monsieur se rend dans un restaurant excellent. Il y commande un repas délicat, des huîtres, des truffes, des primeurs, plusieurs vins. On apporte l'addition... Bon. Notre fin gourmand crie et tempête, il trouve que c'est hors de prix, et refuse de payer: c'est que les temps sont bien durs!

Ma cousine Charlotte, elle aussi, trouve les temps affreux, car il le faut. Et même, étant très honnête, elle ne se contenta pas de gémissements et de vains soupis mais s'efforça de se conduire comme il convient en une période aussi détestable.

Ainsi, l'autre jour, un meuble de tapisserie la tenta. Eh bien, la vaillante femme a résisté, à cause de l'implacable dureté des jours que nous vivons. Et pour mieux résister encore, pour être bien certaine de ne pas acheter ce meuble, elle s'est courageusement rendue chez son couturier habituel et lui a commandé cinq robes d'un coup.

Comme ça, m'expliqua-t-elle en souriant, je ne puis commettre la folie de me payer la moindre fantaisie, car voici ma bourse à sec... Dame! mon cher, les temps sont durs.

Je lui fis observer, néanmoins, que c'était là un grand appareil: cinq robes d'un coup, en ces mois de guerre! Or, à ces mots, Charlotte parut songeuse. Le soir, je la revis:

Vous aviez raison tantôt, me dit-elle. J'ai peur que la richesse et la variété de ma garde-robe ne causent un peu de scandale, quand les Allemands sont à Noyon! C'est pourquoi je viens de prendre une résolution: je vais aller passer quinze jours à Naples et à Rome, et je les mettrai là-bas, en voyage, mes robes.

Vous voyez jusqu'où ma cousine peut pousser les scrupules, tellement les temps sont durs!

Marcel Boulenger.



A gauche, l'espion allemand TRIBITCH LINCOLN, dont nous avons noté hier les aveux. — A droite, von ILM, dont les papiers sont décidément bien compromettants pour l'ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis.

DEVANT VERDUN

Nouveaux progrès de nos attaques devant le Mort-Homme

Dans la journée d'hier, nos troupes ont encore remporté un brillant succès au nord-ouest du Mort-Homme.

L'ennemi n'a pas renouvelé ses attaques dans cette région, ni réagi contre nos récents progrès au plateau de Douaumont.

Cette lenteur est certainement voulue, car les Allemands ne manquent, devant Verdun, ni des munitions ni des effectifs nécessaires pour une reprise d'offensive.

Elle n'est pas dictée par des considérations militaires, parce qu'une contre-attaque n'a de chance de succès que si elle est, comme c'est le cas des nôtres, immédiate. Il importe, en effet, de ne pas laisser à l'assaillant le temps de réparer les tranchées détruites ou de retourner l'organisation défensive de celles qui seraient demeurées utilisables.

Il faut donc croire que si l'ennemi temporise, c'est simplement pour différer l'aveu de son échec. Une diversion lui serait fort utile en ce moment. Il attend qu'elle se produise pour rejeter l'entreprise de Verdun dans l'ombre à la faveur d'événements nouveaux, et d'importance égale.

Mais il semble hésiter à provoquer lui-même cette diversion, parce que l'expérience de Verdun lui donne à réfléchir.

Jean Villars

LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

La réponse allemande méditée par le kaiser offrira des "concessions"

BERNE, 3 mai. — La *Morgenpost* de Berlin assure que les délibérations du grand quartier général sont terminées, c'est-à-dire que tous les points de la réponse sont fixés avec approbation de l'empereur.

A Berlin, on établit le texte de la réponse selon les décisions prises au grand quartier général. Un semblable travail nécessite naturellement des délibérations continues parmi les milieux compétents. D'autre part, le retour du chancelier à Berlin est imminent.

LONDRES, 3 mai. — Le *Daily Telegraph* apprend de Rotterdam que la réponse allemande à la note américaine, dont on a commencé à préparer le texte hier, prendra bientôt une forme définitive. Elle tendra à esquiver la solution immédiate du différend, en affectant un caractère de discussion susceptible de retarder la conclusion; elle ne contiendra aucune réponse directe à la demande de Washington, mais elle offrira certaines prétendues "concessions".

La réponse mettra en avant de nouvelles propositions de caractère spécieux, soigneusement rédigées, de manière à les faire paraître raisonnables et susceptibles de nouvelles négociations.

Cinq zeppelins survolent l'Angleterre

LONDRES, 3 mai. — Communiqué du maréchal French:

Hier soir, mardi, cinq dirigeables ennemis ont attaqué la côte nord-est de l'Angleterre et la côte sud-est de l'Ecosse.

Les appareils prenant part au raid semblaient incertains de la direction à suivre.

Quelques bombes ont été lancées dans le Yorkshire, mais les détails manquent quant aux dégâts causés.

La ville d'York a été éprouvée

LONDRES, 3 mai. — A la Chambre des Communes, le sous-secrétaire à la Guerre déclare qu'un zeppelin a traversé la côte est la nuit dernière et a lancé 17 bombes dans des champs; il n'y a eu aucune perte de vie humaine ni dommages.

Le sous-secrétaire ajoute qu'il ne possède pas encore tous les détails en ce qui concerne le raid dans le comté d'York, mais il croit que la ville d'York a eu malheureusement à souffrir du fait de ce raid.

Le service obligatoire en Angleterre

Après la séance de mardi

LONDRES, 3 mai. — L'expression générale est que la résistance des adversaires irréductibles du projet, groupés autour de sir John Simon, sera



M. LLOYD GEORGE



LORD NORTHCLIFFE



LORD MILNER



SIR EDWARD CARSON

Ceux qui ont le plus lutté pour faire triompher le service obligatoire en Angleterre.

ses conséquences effectives, étant donné que ce groupe ne réunira pas plus d'une quarantaine de députés.

Quant aux socialistes, au cours d'une réunion tenue hier, ils ont décidé que chacun restait libre de son attitude: c'est dire que le plus grand nombre d'entre eux votera le projet, à l'exception de la fraction d'extrême-gauche, c'est-à-dire MM. Ramsay, Mac Donald et Snowden.

La discussion sera certainement menée avec rapidité et terminée avant la fin de la semaine prochaine.

(Voir la suite en Dernière Heure.)

EN IRLANDE

L'émeute maîtrisée

DÉMISSION DE M. BIRRELL

LONDRES, 3 mai. — On annonce officiellement que le calme règne en Irlande dans les comtés de Waterford, de King, de Queen, de Wicklow, de Carlow, de Cork (district ouest), de Galway (district est), de Mayo, de Belfast et dans les comtés de l'Ulster.

La situation est normale dans les districts de Dublin, Cork, Tralee et Limerick. Le trafic reprend à Dublin; les femmes et les enfants peuvent entrer et sortir librement. Un service restreint de chemin de fer commencera demain à Dublin et à l'extérieur de la ville, mais les voyageurs seront soumis à un examen de police à l'entrée et à la sortie des gares.

Une proclamation décrète que seuls les ports d'embarquement de Dublin, Kingstown, Belfast et Greenore sont ouverts au public sous la surveillance de la police.

Un seul cas de résistance est signalé

Le rapport communiqué mardi soir par le haut commandement confirme les précédents: le calme est rétabli, les rebelles remettent leurs armes aux autorités et, à la réserve de quelques cas de résistance individuelle, la pacification s'accomplit sans effort. Tel est le sens de ce communiqué dont voici le texte:

LONDRES, 2 mai. — Dublin reprend graduellement son état normal.

Un cordon de troupes, se resserrant sans cesse, procède au déblaiement des petits districts qui entourent la ville.

Tout est calme dans le comté de Cork; on ne signale qu'une bagarre qui s'est produite dans la région de Fermoy où la police a tenté d'arrêter deux individus dans leur domicile; elle a rencontré une résistance armée et le chef de la police a été tué net. Les occupants de la maison, dont deux étaient blessés, ont capitulé à l'arrivée de renforts de troupes.

Les Sinn-Feiners de la ville de Cork, où il ne s'est produit aucun soulèvement, rendent leurs armes.

La colonne envoyée à Enniscorthy procède à l'arrestation des rebelles du comté de Wexford. Le reste du sud de l'Irlande est calme.

L'échauffourée de Galway

Désormais donc, nous entrons dans les détails rétrospectifs, et parmi ceux-ci, le récit de l'échauffourée de Galway mérite une mention particulière.

Galway fut attaqué le mardi 25 avril par les rebelles venus de Orammore : la police et une cinquantaine d'hommes essayèrent vainement de les couper.

Un vapeur prit position dans la baie, d'où il canonna les rebelles, mais ils se mirent hors de portée et allèrent, au nombre de douze cents occuper le château Moyard, à l'intérieur duquel ils se réfugièrent.

Le soir, des forces de police furent envoyées en automobile à Orammore ; sur le parcours, elles eurent à soutenir un combat avec les rebelles ; il y eut plusieurs tués et blessés.

A Orammore la caserne de la police fut prise d'assaut et plusieurs officiers furent faits prisonniers. Un sous-officier, barricadé dans un cottage, résista plus d'une heure, jusqu'à l'arrivée de renforts.

Le 26, un vapeur débarqua une centaine de soldats, mais les Sinn-Feiners s'étaient retirés à l'intérieur.

Au nombre des personnes arrêtées figurent les professeurs Steinberger et Walsh, ainsi que le docteur Macenri, qui font tous partie de l'Université de Galway.

Origines de l'insurrection

Quant aux origines du mouvement insurrectionnel, le Times les trouve dans la fusion de trois éléments différents.

D'abord un reliquat des doctrines des Fenians d'il y a cinquante à soixante ans : leur représentant est Thomas J. Clarke.

Puis le Sinn-Fein dont le principe est que l'ennemi à combattre est le gouvernement anglais. Son fondateur est l'ouvrier typographe Arthur Griffith, qui fut inspiré, il y a seize ans, par la lutte que la Hongrie paraissait alors déterminée à entreprendre contre l'Autriche.

Enfin, le syndicalisme socialiste dont les promoteurs furent Larkin et Connolly, mais cet élément ne s'accorda jamais pleinement avec l'ultra-nationalisme des Sinn-Feiners.

La coopération qui s'est cependant effectuée est plus que probable l'œuvre d'inspirateurs et de meneurs allemands dont l'action sera sans aucun doute spéculée par les recherches auxquelles procède la vigilance tardive du gouvernement anglais.

M. Birrell en disgrâce

L'imprévoyance des autorités n'est niée ni discutée par personne et l'on s'attend à des sanctions.

Ainsi, le Daily Telegraph dit qu'il est certain que la crise irlandaise provoquera la démission de M. Birrell et d'autres membres du gouvernement irlandais.

Dans les milieux libéraux, on pense que M. Mac Kinnon Wood, ministre pour l'Ecosse, remplacera M. Birrell.

Après la capitulation de Kut-el-Amara

Le roi George félicite le corps expéditionnaire

LONDRES, 2 mai. — Le roi George a adressé le télégramme suivant au commandant du corps expéditionnaire du Tigre :

Bien que nos vaillantes troupes n'aient pas pu avoir la satisfaction de délivrer leurs camarades assiégés dans Kut-el-Amara, elles ont, sous votre habile commandement et celui des officiers sous vos ordres, combattu avec une grande bravoure et une grande détermination, dans les conditions les plus pénibles. Ce sont les inondations et le mauvais temps, et non pas les ennemis que vous avez résolument repoussés, qui vous ont interdit l'exploit de la délivrance de Kut.

J'ai suivi vos efforts avec admiration et je sais que vous avez fait tout ce qui était humainement possible et que vous continuerez de faire de même dans les futures rencontres avec l'ennemi.

Les blessés et les malades sont échangés

LONDRES, 2 mai. (Officiel). — Par une lettre datée du 2 mai, Khalil pacha, commandant en chef de l'armée turque, a consenti à échanger les blessés et malades de Kut-el-Amara contre des prisonniers musulmans.

Des vaisseaux-hôpitaux et autres remontent le Tigre pour commencer l'évacuation.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 3 Mai (640^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, après un violent bombardement avec des obus lacrymogènes, l'ennemi a tenté hier, en fin de journée, une petite attaque à l'effectif de trois compagnies sur nos tranchées, entre La Harazée et le Four de Paris. Les Allemands, qui avaient pris pied un instant dans nos éléments avancés, n'ont pu s'y maintenir et se sont retirés, fortement éprouvés par nos feux.

Dans la région de Verdun, assez grande activité des deux artilleries dans les secteurs du Mort-Homme et de Douaumont.

Une de nos pièces à longue portée a bombardé la gare de Sébastopol (Est de Vignelles). Un incendie s'est déclaré dans les bâtiments de la gare.

En Lorraine, contact de patrouilles dans la région de Moncel.

Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — A l'ouest de la Meuse, bombardement violent du secteur d'Avocourt.

En fin d'après-midi, nos troupes, au cours d'un brillant assaut, ont enlevé les positions allemandes au nord-ouest du Mort-Homme. Nous avons fait une centaine de prisonniers et pris quatre mitrailleuses.

Activité intermittente de l'artillerie sur le reste du front.

LES ANGLAIS ARRÊTENT deux attaques allemandes

LONDRES, 2 mai. — Communiqué du front occidental.

Hier soir, à l'est d'Ypres, une attaque allemande précédée d'un bombardement d'une heure a échoué ; prise sous notre feu, elle n'a pu atteindre nos lignes.

Au nord d'Albert, notre artillerie a arrêté également une tentative des Allemands de quitter leurs lignes.

Aujourd'hui, l'artillerie a montré quelque activité près de Montauban, entre Carency et Vornelles, en face de Witschaete et à l'est d'Ypres.

Hier, au cours de combats aériens, deux avions allemands ont été contraints d'atterrir à peu de distance en arrière de leurs lignes.

En Afrique allemande

LONDRES, 2 mai. — (Officiel). — La saison des pluies qui vient de commencer est marquée par des averses d'une grande violence.

L'ennemi occupe une forte position sur la colline au sud-est de Kondoa-Irangi.

Les pluies torrentielles retardent les mouvements des troupes belges dans le Ruanda.

Succès anglais dans le Dakhistan

LONDRES, 2 mai. — (Officiel). — Dans le golfe Persique, un petit détachement britannique a quitté Bouahir (ou Bouchehr, dans le Dakhistan, côte orientale du golfe Persique) le 29 avril, et a attaqué l'ennemi fortement retranché dans le voisinage ; il l'a obassé rapidement et est rentré sans être molesté.

Les pertes britanniques sont d'un officier anglais tué et un cavalier hindou blessé.

Communiqué belge

Les actions d'artillerie réciproques ont continué durant toute la nuit dans la région de Dirmude pour reprendre avec violence ce matin. Cet après-midi, le bombardement a perdu de son intensité. Rien de particulier sur le restant du front.

Démission du premier ministre du Monténégro

ROME, 3 mai. — On annonce que le président du Conseil du Monténégro a donné sa démission.

Un télégramme vient d'appeler auprès du roi Nicolas, M. Rodovitch, délégué à Rome.

Ils croyaient étonner un Bulgare !

Il y a quelques jours, le général Jostow, chef d'état-major bulgare, accomplit une petite promenade dans la Belgique envahie.

A son retour à Berlin il se laissa interviewer par le Berliner Tageblatt dans un salon de l'hôtel Adlon, où il était descendu, et voici le résumé de ses déclarations :

« Je reviens plein d'admiration pour tout ce qu'ont pu faire les Allemands comme organisation puissante et art militaire, et cela non seulement sur le front, mais aussi à l'arrière... J'ai parcouru la Belgique et de mes propres yeux ai pu constater l'ordre parfait qui y règne. Où sont les destructions et les dévastations dont on a tant parlé ? La Belgique entière ressemble à un grand jardin magnifique, exception faite, bien entendu, des lieux qui se trouvent dans la zone des artilleries et soumis, par conséquent aux ravages. »

On pourrait s'étonner de ces déclarations. La conscience ? Servilité ? Aberration ?

Rien de tout cela. Le chef bulgare était parfaitement de bonne foi, en parlant comme il l'a fait. Et cela s'explique : ce brave guerrier a visité la Belgique sous la garde des Kamerades allemands et n'a vu que ce qu'il pouvait voir. Même en admettant qu'il ait tout vu, cela ne modifiera pas notre conviction. Les morts sont sous terre et quant aux vivants on ne les laisse pas parler aux généraux bulgares.

Restent, il est vrai, les ruines... Mais on va voir.

Par des indiscretions sur lesquelles on nous permettra de ne pas nous expliquer, nous sommes en mesure de donner quelques détails sur cette charmante excursion.

Le général Jostow avait pris place dans une automobile en compagnie de l'oberleutnant von Boettinger, cependant que le colonel bulgare Georgiev avec l'oberleutnant von Bermen occupaient la deuxième.

Les deux officiers allemands avaient reçu des ordres impératifs : éviter, autant que possible, de montrer aux Bulgares les bienfaits de la Kultur et les résultats de l'occupation.

C'est pourquoi, à certains endroits de la longue route, sur un ordre gultural de von Boettinger, les chauffeurs militaires accéléraient leur course et traversaient en trombe les hameaux inhabités ou les petits villages à moitié détruits.

Toutefois, malgré la vitesse triplée, on ne pouvait cacher qu'à moitié — et encore ! — l'évidence brutale : les maisons éventrées, les églises à moitié consumées...

Jostow regardait froidement, sans broncher, toute cette ruine gigantesque... Pas un muscle de sa figure ne bougeait, rien ne pouvait faire deviner sa pensée intime, et le malheureux von Boettinger était sur des charbons ardents et se demandait : « Que va-t-il dire ? Quelle est son impression ? Il va trouver que nous avons exagéré... »

« Les voitures roulaient toujours. Ce fut Malines, dévastée, ce fut Louvain avec les murs noirs de sa Bibliothèque. Von Boettinger épiait plus anxieusement la figure fermée de son compagnon et pensait : « Vraiment nous avons eu tort de lui montrer tout cela ! »

Il essaya de parler, exposant les nécessités de la guerre, expliquant la haine des habitants... Peine perdue. Jostow continuait à promener son œil indifférent, sans répondre.

L'excursion prit fin ; on rentra en Allemagne. Alors Jostow se dérida. D'une main joyeuse et amicale, il tapa sur l'épaule de l'oberleutnant :

« C'est tout ? dit-il. C'est ça la Belgique martyre ? Le pays dévasté et pillé ? Voyons, voyons ! Et vous vous êtes effrayés — sentimentaux impardonnables ! — du jugement du monde sur ces bagatelles ? »

« Mais, et la Macédoine de la deuxième guerre balkanique, et la Serbie de la guerre actuelle ? Qu'en faites-vous ? »

« Vous avez fusillé, par-ci, par-là, dix citoyens dans un village ? Et puis ? Nous avons bien massacré tous les habitants d'une région, sans aucune raison plausible, pour le simple plaisir de tuer ! »

« Vous avez assassiné une miss Cavell ? Nous, nous comptons cent mille femmes et jeunes filles martyrisées, torturées, assassinées lentement, avec ivresse ! Pour chaque maison que vous avez brûlée, nous avons incendié un village ! »

« Les ruisseaux et les fleuves sont rouges de sang après notre passage. Ah ! les hordes bulgares, les comradis se ruant sur les populations sans défense, sur les enfants et les vieillards, coupant les oreilles, arrachant les langues, tuant à coups de baïonnette, de crosse de fusil ! Et les ripailles au milieu des cadavres non ensevelis, sur les parcs des villes en flammes ! »

« Attila et ses Huns, Gengis-Khan et ses Tartares, Bajazet et ses Turcs... Enfoncez ! C'est nous qui sommes le fléau de Dieu, le cyclone, le cataclysme ! »

« Et vous avez osé me stupéfier en me montrant votre œuvre en Belgique ? Vous aviez donc oublié que je suis un Bulgare ? »

G.-G. Z.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, 102

La relève, face à l'ennemi

Extrait du carnet de route
d'un sous-officier de cavalerie

La relève, dans ce nouveau secteur, s'effectue à la brune. Tous les éléments fournis par la division, à la descente des canons automobiles, se massent dans un champ, puis « sac au dos » l'on part. Les chasseurs, qui ferment la marche, murmurent, sur les cuirassiers, en tête de colonne, qu'ils ont un train trop rapide. Mais personne ne s'en inquiète : quel est le trouper qui ne « rouspète » pas ? L'on prend le pas cadencé, pour monter aux cavaliers lourds « qu'on marche aussi bien qu'eux. »

L'on atteint en fin les boyaux : le lent et pénible cheminement dans l'obscurité commence. Les sacs portés aux angles brusques projettent les cavaliers sur l'autre paroi du boyau ; des jurons étouffés, des rires vite réprimés ; des ordres qui se transmettent à voix basse : « Halte !... » « En avant !... »

Nous serons d'abord, pour quatre jours, en soutien ; ce sont les « lourds », cuirassiers et dragons, qui montent en ligne. Nous les relèverons, menés par un bataillon de chasseurs à pied et par une compagnie du ... de réserve. Mais quel singulier endroit nous traversons ! On dirait une suite de caves communiquant entre elles par un passage souterrain. Partout, des hommes attendent, naturellement tous grognent. Pas une lumière. Les groupes se devinent à une sourde rumeur et à un piétinement confus. Parqués dans des réduits maledorants, nous nous étendons sur de sordides paillasses ; tout souci d'hygiène et toute curiosité nous ont abandonnés, tant la fatigue est grande.

Dès le matin j'explore les lieux. Ce sont bien des caves que nous avons traversées pendant la relève. Dans le coron minier, chaque maisonnette s'appuie à sa voisine, à peine séparée d'elle par une mince cloison de briques ; dans ces cloisons des trous de la hauteur et de la largeur d'un homme sont ménagés. Et c'est un passage de huit cents mètres que la pioche des sapeurs a ainsi préparé à travers les habitations.

Pauvre pays ! L'invasion l'avait surpris en pleine fête. De tous côtés, des vestiges joyeux sont restés : ici, c'est un cheval de bois gisant sur le flanc ; plus loin, un tir forain ; ailleurs un éventaire. Et tous ces souvenirs des jours paisibles, déchiquetés par les obus qui ont écrasé la cité minière, prennent un caractère infiniment mélancolique. J'aurais, je crois, je n'ai mieux compris ce que fut l'effacement de ces petites villes du Nord, surprises en pleine vie, en plein labeur, en pleine gaieté par la guerre. Non loin du coron, quelques tombes sombres ; une croix portant un casque démuné de sa pointe et sur le bois déjà pourri, l'indication d'un nom et d'un numéro d'unité. Ces positions, en effet, ont été reprises aux Boches, et c'est à eux qu'est due l'ingénieuse organisation défensive que j'admire.

Mon capitaine m'appelle. Nous allons étudier nos positions de première ligne. Ma surprise s'accroît. Je n'avais vu jusqu'alors que la tranchée classique : un fossé profond, coupé de traverses et de pare-débâ. Ici, c'est un dédale de galeries de mines, généralement souterraines, débouchant brusquement sous une maison à demi ruinée, pour ressortir à angles imprévus. Je perds tout sens de l'orientation. Un agent de liaison, heureusement comme guide. D'autres surprises nous attendent.

Il tombe, en effet, « du gros » dans le secteur. Torpilles lourdes, mines aériennes, alternent avec les 105 et les 150. Les « anciens » s'ingénient à faire dissimuler aux bleus, dont certains vont au front pour la première fois, la différence de nature et d'intensité des sons, le sifflement bref et aigu de l'obus, le roulement saccadé de la torpille.

Nous jouissons, par bonheur, d'un temps délicieux. Dans les légères clartés du petit jour, nous voyons surgir à quelques centaines de mètres, comme des campaniles, les bizarres églises des puits de mines, et une impression profondément troublante saisit l'homme qui veille, en voyant se lever devant ses yeux, si près et si loin dans ce paysage délicat et calme, la ville française dont le silence une frontière nouvelle : l'inextricable réseau de fils de fer qu'ont établi les Boches devant leurs tranchées. J'ai vu souvent des larmes dans les yeux de mes hommes, quand je leur montrais ce spectacle.

Dans la journée c'est le repos. Un homme sur quatre veille aux créneaux ; les autres sommeillent en attendant le crépuscule propice aux coups de main. Le sous-officier circule, surveille, consulte. J'examine la faune singulière qui hante nos tranchées. Ce sont des scarabées tout noirs, propres et cirés comme des bijoux anciens, armes de griffes et de formidables mandibules qu'ils agitent sans arrêt, avec un crissement très perceptible. Mais j'y songe : ce sont les « bousiers » chers au grand J.-H. Fabre. Ils rongent les cadavres des boches succinément enterrés sous les parapets et aux boîtes desquels, quand elles dépassent, nous accrochons nos mousquetons...

La réforme de l'heure

L'Angleterre y songe

LONDRES, 3 mai. — On annonce que le gouvernement adoptera prochainement le principe de l'avance de l'heure.

Hier soir, sir Henry Norman a déposé à la Chambre des communes une proposition favorable à cette mesure.

Au conseil général des Basses-Alpes

Un conseil général s'est prononcé pour l'avance de l'heure légale : c'est celui des Basses-Alpes, département représenté à la Chambre par M. Honnorat. Dans sa séance d'hier, il a voté, en effet, le vœu suivant :

Le conseil général des Basses-Alpes, considérant que la proposition de M. Honnorat, tendant à avancer l'heure légale pour mettre sans effort nos habitudes de vie économique en concordance avec l'heure solaire, ferait réaliser aux particuliers et à l'Etat des économies très importantes que les circonstances actuelles ne permettent pas de négliger, adopte le vœu que le Sénat ratifie le vote de la Chambre sur la proposition de loi de M. André Honnorat, relative à l'avancement de l'heure légale et que le gouvernement use au plus tôt des pouvoirs qui lui sont conférés par cette loi.

Raemaekers s'est engagé dans l'armée hollandaise

LONDRES, 3 mai. — Au cours de la conférence qu'elle a faite hier sur les dessins de Raemaekers, Mme Ashton Johnson annonça que le célèbre caricaturiste était tellement convaincu des intentions agressives de l'Allemagne envers la Hollande, qu'il s'était engagé dans l'armée hollandaise, bien que marié et ayant dépassé l'âge du service militaire. (L'Information.)

L'agence Wolff avoue des désordres à Berlin

GENÈVE, 3 mai. — On a été informé ici de bonne source que des troubles sérieux ont éclaté à Berlin le 1^{er} mai. La soirée a été tumultueuse, et on en a la preuve par le télégramme suivant de l'agence Wolff :

BERLIN, 2 mai. — De nombreux habitants du faubourg du Sud avaient été convoqués pour lundi soir, 8 heures, à la fête du 1^{er} mai sur la Potsdamerplatz. Il s'y trouva effectivement quelques milliers qui n'y trouvèrent pas leur compte. Le rassemblement du public a été dispersé sans peine par la police, mais neuf arrestations ont été opérées pour contravention aux lois de police.

On remarquera sans peine les termes confus et embarrassés de ce communiqué. Il n'est en outre pas habituel que l'agence Wolff télégraphie à des pays neutres pour leur signaler de simples rassemblements de curieux et neuf arrestations pour refus de circuler.

Nul doute que le télégramme n'ait été lancé que pour prévenir et atténuer la nouvelle exacte des désordres qui ont eu lieu. (Information.)

LA MODE BERLINOISE

“über alles”

Ouvrez les journaux allemands :

« Les circonstances actuelles sont une bonne occasion de se débarrasser de l'influence de la mode française. Cette question a occupé la Chambre des députés de Prusse. Elle a, au point de vue économique, une grande importance et réagit sur la balance du commerce. Il est établi toutefois que l'exportation des articles de mode et de toilette surpasse notablement l'importation. Les statistiques prouvent que l'Allemagne n'est nullement dans la dépendance économique de l'étranger. »

« Pour faire triompher la mode allemande il faut soumettre le goût du monde aux idées allemandes. »

« Il ne suffit pas pour atteindre ce but de créer quelque chose de bien, et qui soit différent de la mode française. Il faut convaincre les acheteurs de l'étranger et ceux aussi de l'intérieur, que l'article allemand est bon. Il faut déraciner cette vieille conviction que les choses élégantes, les objets de luxe faits avec goût ne peuvent se trouver qu'à Paris. Les peuples se sont rendus depuis des siècles dans cette maison de joie, dans ce luxueux hôtel du monde. Ils se sont, depuis des siècles laissés fasciner par cette ville, comme le papillon se laisse attirer par la lumière. Il faut, pour la détrôner, diriger le flot des étrangers vers d'autres centres. Le changement se fera quand les admirateurs de Paris comprendront que la beauté de la tour Eiffel répond mieux que les tours de Notre-Dame, à l'idée que notre temps se fait de la beauté. C'est alors seulement que la domination de la mode allemande commencera. »

C'est en ces termes bizarres et... définitifs que s'exprime *Die Hilfe* (6-1, p. 226-227). Quant aux *Hamburger Nachrichten* elles voient dans les fantaisies de la parisienne une apologie... vestimentaire de la politique, ce qui ne manque pas d'imprévu.

« La mode actuelle chez les Alliés, et particulièrement chez les Français, qui ont toujours cherché à mettre la mode en harmonie avec les circonstances politiques, est ridicule. L'industrie de la mode en France est tombée bien bas. Les modèles témoignent d'un abaissement qui prouve qu'elle n'a plus rien de commun avec son éclat d'autrefois. Vêtements et chapeaux se distinguent par des exagérations totalement dépourvues de goût. »

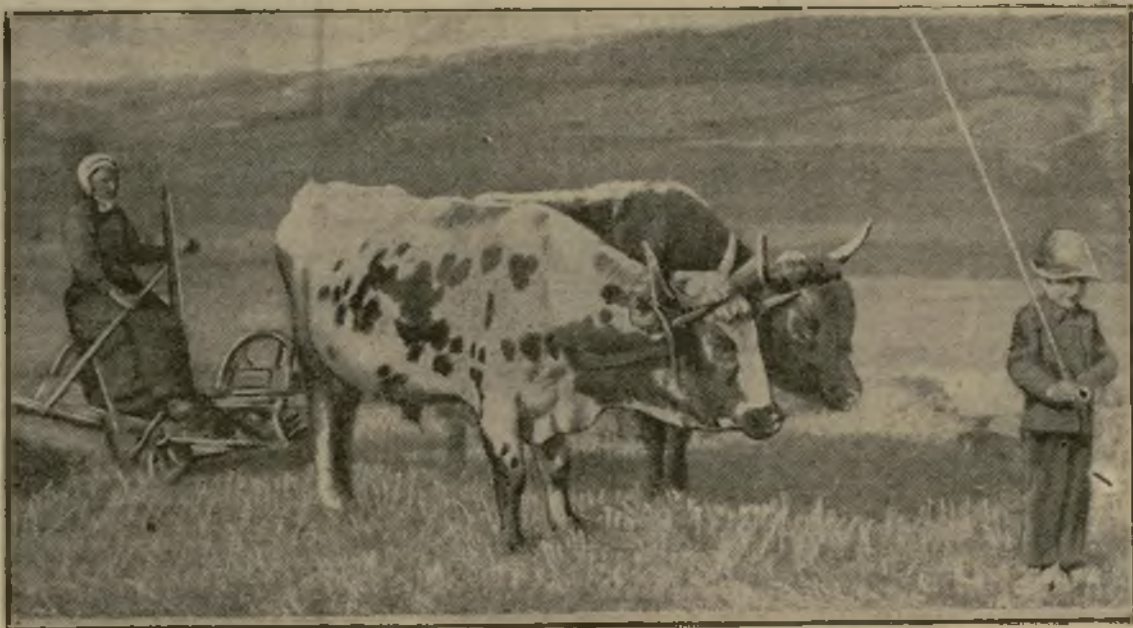
Si les modes futures de nos adversaires sont aussi ingénieuses que leurs raisonnements, heureux les caricaturistes ! Ils ont de bons modèles sur la planche.

POUR RELIER “EXCELSIOR”

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75

LA GUERRE AUX CHAMPS



En ce moment, la vie agricole est partout en pleine activité ; les enfants et les femmes, restés seuls pour veiller sur la terre, nous préparent le pain de demain avec un si beau courage, une telle dépense d'énergie que, pour la reconnaissance de la nation, leur effort doit être associé à celui des vaillants qui luttent sur les « fronts » sanglants. Voici une femme qui, avec ses cinq enfants dont

l'aîné n'avait pas onze ans, a cultivé l'an dernier son domaine sans faire appel à aucune main-d'œuvre étrangère et sans laisser perdre un pouce de terrain. Cette année, elle recommence ! Nous la voyons ici manœuvrant une faucheuse, tandis qu'un de ses fils, un petit gars de dix ans, dirige l'attelage des gros bœufs dociles et soumis. — Ed. B.

Après Erzeroum et Trébizonde, par CASTRO



Comment ! Le kaiser nous a promis Verdun et tu n'es pas content....

Nos vaillants chasseurs sur le front



Les chasseurs à pied qui, en tant de circonstances, ont fait glorieusement parler d'eux, conservent au front cette bonne humeur qui est l'un des apanages les plus chers de nos « vitriers ». Qu'il s'agisse de braquer à l'orée d'un bois une mitrailleuse vers les tranchées ennemies, ou qu'il soit question de se faire la barbe sur une place de village, c'est toujours le sourire aux lèvres que l'on revoit le petit chasseur « qui fait petit pas, mais qui ira loin ».

DERNIÈRE HEURE

Le service obligatoire en Angleterre

Les dispositions du projet de loi

LONDRES, 3 mai. — M. Asquith a déposé cet après-midi à la Chambre des Communes le nouveau projet de loi relatif au service militaire.

M. Asquith a déclaré que cette loi est, en certains de ses articles, fort analogue au projet déjà soumis à l'Assemblée le 27 avril.

Le premier ministre a ajouté que le nouveau projet étend l'obligation du service militaire à tous les hommes célibataires ou mariés âgés de plus dix-huit ans et de moins de quarante-un ans.

Les hommes ayant déjà dix-huit ans seront convoqués trente jours après la mise en vigueur de la loi. Les jeunes gens seront convoqués trente jours après avoir atteint l'âge de dix-huit ans. Les hommes arrivés au terme de leur période d'engagement seront maintenus sous les drapeaux et appelés au cas où ils auraient déjà quitté l'armée.

Les certificats médicaux d'exemption accordés depuis le mois d'août 1914 seront soumis à révision; les certificats d'exemption seront accordés pour un délai de deux mois.

On placera dans des réserves de recrutement spécial les hommes qui continueront à exercer leur emploi civil, mais ils pourront être convoqués dès que le besoin s'en fera sentir.

La seconde lecture du projet de loi aura lieu demain.

« La splendide tradition du patriotisme britannique »

LONDRES, 3 mai. — Le Daily Telegraph, commentant la séance, dit :

« Evidemment la bonne voie a été prise : il suffisait seulement de se rendre compte de sa nécessité pour qu'elle fût acceptée avec stoïcisme par le Royaume-Uni.

« L'application du nouveau projet n'est pas une légère affaire : ses dispositions imposeront de «sacrifices aux citoyens et à tout l'édifice social; mais quiconque comprend le caractère anglais ne sera pas surpris que ce pays, une fois convaincu de la nécessité de cette mesure, soit prêt à l'accepter avec fermeté, sans en craindre les conséquences.

« Ce ne sera qu'un nouvel exemple de la splendide tradition du patriotisme britannique. »

Moins enthousiaste, mais non moins résolu, le Daily Chronicle écrit :

« On peut toujours se demander si le recrutement volontaire n'eût pas donné autant d'hommes que le service obligatoire, mais lorsqu'on s'engage, il y a quatre mois, dans la voie du service obligatoire, le système d'engagements volontaires cesse de donner les mêmes résultats. Deux méthodes ne peuvent pas être employées à la fois. Puisqu'on fait appel au principe du service militaire obligatoire, il faut continuer maintenant. On ne saurait songer pendant la guerre à revenir en arrière.

Le Daily News trouve une formule de transaction entre ses préférences pour le service volontaire et l'acceptation du service obligatoire : nous ne devons jamais oublier, dit-il, que c'est par le système du recrutement volontaire que nous avons pourvu à l'armée et à la flotte la majeure partie de leurs effectifs. Ceux qui sont partisans du recrutement volontaire peuvent se féliciter en constatant que l'armée britannique reste une armée de volontaires.

Les académiciens français en Espagne

MADRID, 3 mai. — Une fête a été donnée hier soir en l'honneur des académiciens français. On y remarquait les ambassadeurs de France et d'Italie, le chargé d'affaires de Russie, le ministre du Japon, de nombreux professeurs de l'université et intellectuels parmi lesquels le docteur Cortezo, la comtesse Parobazan, MM. Octavio Picon, Carralido, Beillière, etc.

M. Paria, directeur de l'Institut français, a donné lecture des adhésions de MM. Azarab, Labra, San-Martin, etc.

M. Mérimée a porté un toast en espagnol et en français pour le resserrement des liens qui unissent les deux pays.

La fête s'est terminée par des danses espagnoles.

L'EPILOGUE DE L'INSURRECTION IRLANDAISE

La démission de M. Birrell

LE CHATIMENT DES REBELLES

La retraite de M. Birrell, secrétaire d'Etat pour l'Irlande, était jugée inévitable. Effectivement, cet après-midi, en arrivant à la Chambre un peu après le début de la séance, M. Birrell alla s'asseoir à un des bancs réservés aux députés, derrière le banc des ministres. Un peu plus tard, il prit la parole et annonça à l'Assemblée qu'il avait remis sa démission à M. Asquith et que celui-ci l'avait acceptée. M. Birrell a ajouté qu'il s'était trompé dans ses évaluations du mouvement Sinn-Féin.

« Mon erreur, dit-il, n'a point pour cause un manque de vigilance; mes efforts tendaient à maintenir l'unité de l'Irlande. En fait, l'unité de l'Irlande a été maintenue; les troubles de Dublin ne constituent pas une rébellion irlandaise. » (Applaudissements.)

Trois chefs des rebelles ont été fusillés

M. Asquith a annoncé à la Chambre des Communes que trois des rebelles, Pearse, Clarke et Mac Donagh, qui avaient signé la proclamation irlandaise, ont été fusillés ce matin, après jugement par un conseil de guerre. Pearse était un des chefs intellectuels du mouvement Sinn-Féin, et le président du gouvernement provisoire. Clarke était un homme déjà âgé et représentait l'ancien groupe des Fenians. Mac Donagh était un des écrivains les plus connus du parti Sinn-Féin.

Roger Casement sera jugé à part

A l'égard de sir Roger Casement, les opinions sont très incertaines : sa condamnation en cour martiale et son exécution étaient attendues dans les délais les plus rapides. Toutefois, M. Asquith a fait savoir à la Chambre des Communes que son cas serait jugé à part.

Le général Maxwell remercie les régiments irlandais

LONDRES, 3 mai. — Le général Maxwell a adressé aux troupes sous ses ordres l'ordre du jour suivant :

Je désire remercier les troupes de Dublin pour leur conduite magnifique en des circonstances difficiles durant les combats dans les rues, que je me suis vu dans la nécessité de leur ordonner. Grâce à l'habileté des officiers et aux efforts infatigables des troupes, tous les rebelles survivants de Dublin se sont maintenant rendus sans condition.

Je désire particulièrement exprimer ma gratitude aux régiments irlandais qui ont pris une part si large à la répression de la rébellion. Il est impossible de détailler tous les incidents héroïques, mais toutes les félicitations sont dues au petit détachement de cavalerie qui a amené un convoi de munitions après trois jours et demi de combat dans les rues, et cela bien que son chef fût tombé.

LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

Berlin ne sait toujours pas ce que le kaiser a décidé

GENÈVE, 3 mai. — La Gazette de Francfort publie un télégramme de Berlin disant qu'on ne sait pas encore si une décision a été prise relativement à la note américaine.

On insiste seulement sur le fait que M. Gerard, tout en se tenant en relations constantes avec son gouvernement, a été reçu deux fois à la table du kaiser au grand quartier général.

Les papiers de von Igel

WASHINGTON, 3 mai. — Le Providence Journal affirme que les papiers saisis dans le bureau de Von Igel démontrent péremptoirement que le gouvernement allemand était parfaitement au courant du complot dirigé contre le canal de Weland et qu'il connaissait également les autres conspirations ourdies.

Grèves sanglantes aux Etats-Unis

NEW-YORK, 3 mai. — Une grève très importante s'est déclarée à Pittsburg, où de nombreuses usines métallurgiques ont été désertées par les ouvriers.

Des milliers d'ouvriers ayant tenté d'envahir les aciéries Edgar Thompson, trois grévistes ont été tués, et sept autres ont été blessés au cours des bagarres qui s'en sont suivies.

Les autorités examinent l'opportunité de mobiliser les milices. (Information.)

L'Allemagne empêche lettres et journaux de sortir de son territoire

POURQUOI?

COPENHAGUE, 3 mai. — Les sacs postaux provenant d'Allemagne sont, depuis deux jours, retenus à la frontière. On suppose que cette mesure a pour objet de garder secrets de nouveaux mouvements de troupes dans la direction de l'ouest.

BERNE, 3 mai. — Les journaux allemands ont cessé de parvenir en Suisse. On suppose que ce fait a pour cause une interruption des communications par voie ferrée à l'occasion de mouvements de troupes dans la direction du front français.

On admet aussi que les autorités allemandes veulent intercepter tous renseignements sur les désordres qu'on assure s'être produits dans plusieurs villes à cause du renchérissement de la vie et de la pénurie de denrées.

Trois officiers allemands en cour martiale à La Haye

AMSTERDAM, 3 mai. — Trois officiers allemands internés dans le camp hollandais de Wipriekera-chers passeront demain devant la cour martiale de La Haye pour insubordination vis-à-vis du commandant du camp.

Un vapeur espagnol coulé

MADRID, 3 mai. — On annonce la perte du vapeur *Viafrada*, espagnol, qui a été coulé dans la mer du Nord.

Une explosion s'est produite au moment où les hommes reposaient; l'équipage ignore si elle provenait d'une torpille ou du heurt d'une mine. Il y a un mort et cinq blessés.

Les survivants ont été recueillis par un vapeur grec qui les a transférés sur le vapeur espagnol *Juliana*.

Pour assurer la régularité des services médicaux

L'appel sous les drapeaux d'un certain nombre de médecins du service auxiliaire ou des classes anciennes, ainsi que les décès survenus dans le corps médical ayant produit des réclamations de la part des populations pour obtenir un service médical de manière régulière, le ministre de l'Intérieur, d'accord avec le sous-secrétaire d'Etat du service militaire de santé, a pris les dispositions suivantes :

Dans chaque région, les préfets des départements intéressés et le directeur du Service de Santé de la région voudront bien se concerter d'urgence pour étudier les besoins d'ensemble de la population civile en ce qui concerne le service médical :

Le service médical, dans les secteurs dépourvus de médecins ou qui n'en auraient pas un nombre suffisant, sera toujours assuré à l'avenir par des médecins militaires ou civils percevant uniquement leur solde militaire à l'exclusion de tous autres honoraires ou émoluments :

Toutefois, il est expressément entendu que les municipalités devront, si cela est reconnu nécessaire, soit fournir en nature au médecin désigné les moyens de déplacement, soit l'indemniser de tous ses frais de déplacement en prélevant cette indemnité sur les fonds de l'Assistance médicale gratuite.

Si la population civile est dépourvue de ressources médicales dans un centre hospitalier au voisinage immédiat d'un centre important d'hospitalisation, la désignation du médecin ou des médecins chargés d'assurer d'une façon permanente le service de la population civile sera réservée au médecin-chef du Centre de la Place.

Il reste entendu que, suivant les règles précédemment établies, les médecins militaires de complément ne doivent pas être affectés à la localité où ils exercent leur profession.

La mise en vigueur des présentes prescriptions entraînera le retrait de toutes les mises hors cadre, mises en congé ou sursis d'appel qui auraient pu être accordées jusqu'à ce jour pour assurer le service médical de populations civiles; toutefois, ce retrait ne sera prononcé qu'après la désignation des médecins militaires chargés d'assurer le service.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Le « TIP » n'est vendu qu'en pains d'un 1/2 kilo.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

Le « TIP » ne coûte que 1 fr. 60 le demi-kilo.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 25; 4 kg. : 14 fr. 05.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

POUR PRÉLUDER AUX GRANDES ATTAQUES DONT LE FRONT ITALIEN VA ÊTRE LE THÉÂTRE



AVIATEURS AUTRICHIENS TOMBÉS DANS LES LIGNES ITALIENNES



UN CAMP DE LA MONTAGNE



SOLDATS ITALIENS COIFFÉS DU CASQUE DANS UNE TRANCHÉE DE PREMIÈRE LIGNE



UNE ÉQUIPE DE LA CROIX BLEUE ITALIENNE



UN HÉROS ITALIEN DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE D'ARGENT



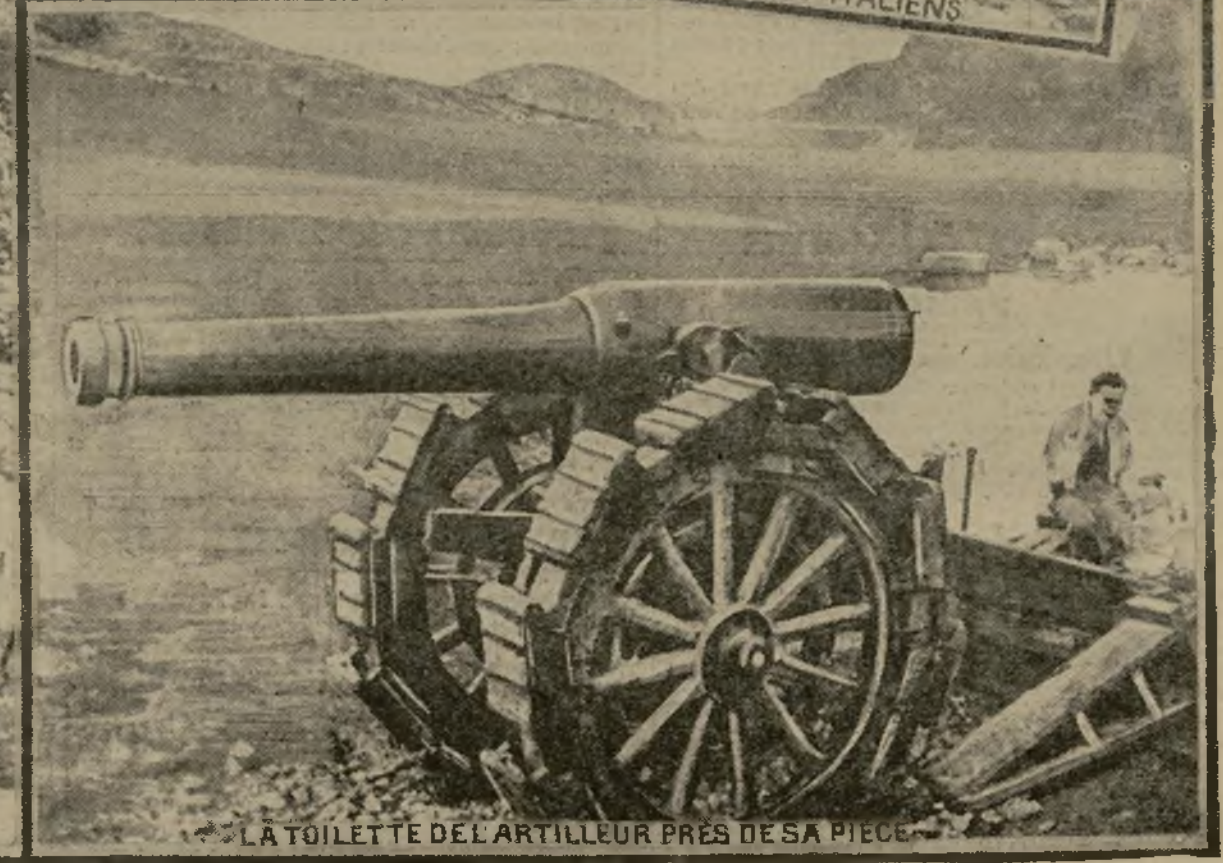
UN GROS OBUS AUTRICHIEN NON ÉCLATÉ



PRISONNIERS AUTRICHIENS CONDUITS VERS L'ARRIÈRE



HYDRAVION AUTRICHIEN CAPTURE PAR LES ITALIENS



LA TOILETTE DE L'ARTILLEUR PRÈS DE SA PIÈCE

A bien des indices, on reconnaît sur le front italien qu'une action de grande envergure ne saurait longtemps tarder à se manifester. Si les troupes adverses en ce moment n'échangent des coups de canon que pour ne pas « laisser tomber la conversation », le caractère

même des opérations en cours laisse entendre que le signal de la grande attaque est proche. Le plus récent succès de nos alliés est la prise d'assaut des positions de Crozzon-di-Fargorida (3.083 mètres), des cols de Lares (3.255 mètres) et de Cavento (3.195 mètres).

A la mémoire des auteurs dramatiques tombés au champ d'honneur

[M. Poincaré inaugure le monument du sculpteur Bartholomé



M. POINCARÉ (X) prononce son discours devant le monument

L'inauguration du monument élevé à la mémoire des auteurs dramatiques tombés au champ d'honneur a eu lieu aujourd'hui, à trois heures, dans le jardin de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, rue Henner.

Le président de la République, accompagné du général Dapuge, est arrivé à trois heures. Bien que les membres du bureau, il a été conduit à la place qui lui avait été réservée, dans le jardin, entièrement tendu de draperies rouges.

La cérémonie devant garder un caractère d'intimité, seuls les confrères, les délégués des stagiaires, le comité de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique, le comité de la Société des Gens de lettres, les familles des défunts se pressaient autour de la maquette due au ciseau de l'éminent sculpteur Bartholomé.

M. Romain Rolland, président de la société, a prononcé un émouvant discours dont nous reproduisons les passages suivants :

Dans ce petit jardin, qui semble aussi éloigné des bruits de la ville qu'un enclos provincial, nous inaugurons aujourd'hui le monument funéraire qu'un des plus grands artistes de ce temps a accepté de dédier à la mémoire de ceux des nôtres qui, au cours de la plus formidables des guerres, ont consenti librement à l'idéal français, se confondant une fois de plus avec l'idéal humain, l'éternel tribut de leurs existences, en portant dans l'humanité l'effort anonyme de la nation.

Chaque jour, ce monument rappellera aux membres de notre société la conduite glorieuse de leurs camarades, le courage avec lequel ils ont combattu pour la plus sainte des causes, la noblesse d'hommes de lettres et d'artistes qui, sur les champs de bataille, ont prouvé qu'une grande âme, soulevée par un haut enthousiasme, peut transformer le citoyen le plus paisible et le moins préparé à la guerre en un héros.

M. Romain Rolland a cité ensuite les noms des héros à qui il vient d'offrir le témoignage de l'admiration de tous :

Paul Acker, sous-lieutenant ; Maurice Desclers, dit

Paul Bail, sous-lieutenant ; Georges Balthazard ; Joseph Balthazard, caporal ; Dimitri de Benarsky, dit Vova Borky, engagé volontaire ; Jean Bellon, dit Jean Boudier, engagé volontaire, adjudant ; Maurice Bosley, lieutenant ; André Buxy, lieutenant ; Henri Carbonnier, lieutenant ; Guy de Cassagne, sous-lieutenant ; Maurice Chailion, dit Marcel, élève-pilote d'aviation ; Fernand Lapeyron, dit Fernand Bense, capitaine ; Pierre Boyville, maréchal des logis ; Charles Dumas, capitaine ; Emile Daignette, caporal ; Emmanuel Giffan, dit Noël Giffan, aspirant ; Elieue Gardier, soldat ; Pierre Gasté, lieutenant ; Robert d'Hondères, lieutenant ; Pierre Lamy ; Albin Maguand ; Charles Muller, sous-lieutenant ; Jacques Nayral, engagé volontaire ; Philippe Moreau, soldat ; Georges Thellier de Poncheville, engagé volontaire, sous-lieutenant ; Antoine Yvan, lieutenant ; André Pradel, lieutenant.

M. Raymond Poincaré a répondu en termes émus. Nous extrayons de son discours les passages suivants :

La vaillance de vos morts n'aura pas été stérile. Leur sang versé oppose désormais un obstacle infranchissable à ces vaines offensives du germanisme intellectuel, conduites par les pâtes épiques des Hegel et des Gervinus, soigneusement exaltées, les souvenirs de 1866 et de 1870 soutenant l'essor ambitieux de l'impérialisme ; ils sont à jamais abolis par les bataillons de la Marne, de l'Yser et de Verdun. Le dieu allemand s'est retiré dans ses nuages. Il ne nous reste qu'à achever notre victoire sur les ennemis de tout ce que nous aimons. C'est affaire de patience, de travail et de volonté.

Vivement émus les assistants, avant de se séparer, ont longuement examiné l'œuvre de Bartholomé. C'est, traité de la manière sobre et forte qui lui est particulière, un monument d'une touchante simplicité : une femme penchée sur une stèle funéraire.

La maquette sera exécutée, plus tard, en marbre ; les noms des héros tombés au champ d'honneur seront gravés sur la stèle. Le monument sera érigé dans le jardin de l'hôtel de la société.

Les nouveaux contingents russes au camp Mirabeau

MARSEILLE, 3 mai. — Ce matin, à 11 heures, a eu lieu dans un pavillon du camp Mirabeau, une réception officielle en l'honneur des officiers du contingent russe arrivé hier matin à Marseille. De nombreux officiers supérieurs anglais et serbes y assistaient. Le général Bertin souhaite, au nom du gouvernement de la République, une cordiale bienvenue aux officiers, sous-officiers et soldats russes qui vont combattre en France.

Le colonel Osnobichina, délégué de l'ambassade russe, se fait l'interprète de tous les soldats pour exprimer à la France et à son armée leurs sentiments de vive gratitude. « Nos soldats, ajoute-t-il, sont ravis et fiers de venir combattre sur le sol français à côté de nos amis et alliés, les Anglais et les Belges. »

Pendant toute cette cérémonie, la musique des équipages de la flotte a exécuté les hymnes des nations alliées.

L'explosion de la Rochelle-Pallice

95 cadavres retrouvés

LA ROCHELLE-PALLICE. — Les travaux de déblaiement de l'usine de MM. Vaudier et Desprée ont continué sans relâche et ont fait retrouver au total 95 cadavres carbonisés sur lesquels 25 seulement ont pu être identifiés.

Les recherches seront continuées plusieurs jours en raison des travaux de terrassement considérables exigés par le nivellement des monticules de terre qui se sont formés sous l'effet de l'explosion.

OU SOUSCRIRE AUX BONS ET AUX OBLIGATIONS DE LA DÉFENSE NATIONALE ?

Le ministre des Finances vient de prendre une décision intéressante afin de donner toutes facilités au public pour la souscription aux Bons de la Défense Nationale et pour leur renouvellement.

Les Bons souscrits étaient déjà délivrés — immédiatement — à Paris : à la Caisse Centrale du Trésor public, au Pavillon de Flore ; à la Recette centrale, 16, place Vendôme ; à la Recette principale des Postes, rue du Louvre ;

En Province : chez les trésoriers payeurs généraux et les receveurs des finances ;

A Paris et en province : chez tous les percepteurs.

Ces Bons sont délivrés maintenant, dans les mêmes conditions, par tous les bureaux de poste.

Ainsi, il est possible au public d'avoir, — de suite — presque partout — des Bons de la Défense Nationale contre des espèces ou des billets de banque.

Le public peut souscrire à ces mêmes guichets aux Obligations de la Défense Nationale.

Rappelons que la Banque de France remet, sans délai, les Bons souscrits à ses guichets, à Paris, à son siège central et dans ses bureaux annexes ; en province, dans ses succursales et bureaux auxiliaires, et que les petits épargnants peuvent recevoir dans tous les bureaux de poste des coupures de 5 francs et de 20 francs de ces mêmes Bons.

Nous ne devons pas hésiter à utiliser toutes ces facilités de souscription.

Faits divers

PARIS

L'explosion de Nanterre

Les frères Raoul et Gaston Benoit, qui étaient parmi les cinq victimes de l'accident survenu par suite de l'explosion d'une chaudière, rue de la République, à Nanterre, sont morts, la nuit dernière, à la Maison départementale de Nanterre.

L'état de M. Lambert, qui a été grièvement blessé, est très alarmant.

Le feu

Hier matin, à 9 heures, un commencement d'incendie s'est déclaré dans une fabrique, 111, rue Oberkampf, appartenant à MM. Manasson frères.

Le feu, occasionné par l'explosion d'un récipient contenant de l'acétylène, a été assez rapidement éteint par les pompiers, mais les deux frères Manasson ont été légèrement brûlés aux mains et au visage. M. Léon Manasson a dû être admis à l'hôpital Saint-Louis.

DÉPARTEMENTS

Le feu dans une manufacture

LE MAS (B.-P.). — Un violent incendie a détruit hier matin, la bâtiment principal comprenant la fabrication et la manutention de la manufacture de tabacs du Mas. Les pertes atteignent un chiffre très important et le sinistre entraînera au chômage cent cinquante ouvriers, sur sept cents occupés dans la manufacture. Toute idée de malveillance doit être écartée.

COURS ET CONFÉRENCES

La première conférence de la série organisée par notre confrère l'Alsacien-Lorrain de Paris aura lieu samedi prochain 6 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle de Géographie, sous la présidence de M. Welschinger, membre de l'Institut. M. le chanoine Collin, directeur du Lorrain de Metz, y parlera de l'Alsace sacrée en Lorraine.

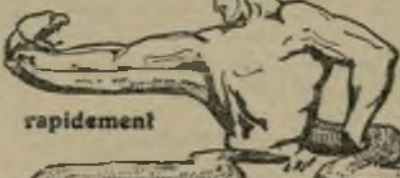
M. R. Verneuil, professeur d'anthropologie au Muséum, commencera son cours aujourd'hui jeudi 4 mai, à 2 heures, dans l'auditorium des Nouvelles Galeries rue de Buffon, N° 2, et le continuera les samedis, mardis et jeudis suivants, à la même heure.

PETITES EXPOSITIONS

L'Œuvre du Soldat dans la Tranchée

C'est aujourd'hui que s'ouvrira, à la galerie Bernheim frères, l'exposition de l'Œuvre du Soldat dans la Tranchée, comportant des peintures, sculptures, gravures, objets d'art offerts par plus de 250 artistes, en vue d'une tombola dont le produit sera particulièrement affecté à l'envoi de brancards-hamacs et de chaises-brancards sur le front. Parmi les donateurs principaux, signalons : Mlle Adémi, Mme Agilla, MM. Bartholomé, Jacques Blanche, Pierre Bonnard, Mlle Breslau, MM. Capelle, Carrier-Belleuse, Maurice Chabas, Danchez, Maurice Denis, Desvallières, Mlle Dufau, MM. Abel Faivre, Flandrin, Gaillaudin, Hansi, Harpigny, Labouret, de La Gandara, Mlle Lalique, MM. Leandre, Lebourg, Le Sidaner, Lévy-Dhurmer, Madeleine, Marquet, Claude Monet, Moreau-Nélaton, Hermann Paul, Puach, Raemaekers, Rodin, Serf, Lucien Simon, Vallotton, Vallat, Vuillard, Walter Gay, Willette, etc.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XIII

Le troupeau de dindes

chez Mme de Sermaize.

LE COMTE DE BERNAY (Il est debout, près de la table où le thé est servi et mange un gâteau). — Il est exquis, ce petit machin-là... Chaque fois que, puis la guerre, je mange quelque chose chez un officier, ça me paraît exécrable... et chez toi les gâteaux sont bons... Je ne sais pas comment tu fais ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Je les fais moi-même...

M. D'HORTY (ahuri). — Non?... Vous savez faire des gâteaux, vous ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — C'est une façon de parler... Je veux dire qu'on les fait à la maison... (à M. de Bernay, qui donne du gâteau au chien). Je t'en prie... ne partage pas avec Patapouf... Il est assez gros comme ça...

HORTY. — Le fait est que si ça continue son ventre empêchera ses pattes de poser à terre...

M. DE BERNAY. — Ah!... Mon Dieu!... filons vite, urty!... le ventre de Patapouf me fait penser...

M^{me} DE SERMAIZE. — A quoi ?...

M. DE BERNAY. — A la grosse dame qui bêche le général Joffre... C'est son heure!... Elle arrive toujours avant tout le monde!... Je ne peux pas la voir, cette femme-là !...

HORTY. — ?... ?... ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — C'est Madame de La Réole... Elle rit.)

M. DE BERNAY (à Horty). — Elle n'empoisonne pas son salon de ma sœur!... (après réflexion). Elle et quelques autres!...

HORTY. — Surtout la belle Madame Treille... qui apporte toujours une bonne nouvelle désastreuse...

M. DE BERNAY (à sa sœur). — A propos de nouvelle désastreuse... Tu ne sais rien de nouveau de Risette ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Non... rien!... je ne la vois pas souvent... Cependant elle vient encore à mon tour... tu vas la voir arriver!...

M. DE BERNAY. — J'aime autant pas!... Venez-vous, Horty ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Comment!... C'est pas assez de t'en aller tout seul?... Il faut encore que tu m'embrasses Horty?... (On entend un joyeux froufrou dans le salon précédent.) D'ailleurs il est trop tard... voilà ta fille!...

RISSETTE (Robe à cinq jupes, en taffetas gris lacé de mauve. Petite veste très courte, bottes grises à talons d'argent, bonnet de police de paille grise gland d'argent). — Bonjour Tante Louise... Bonjour Monsieur d'Horty!... Bonjour Papa!...

M. DE BERNAY (bourru). — Bonjour!... (Il prend son chapeau qu'il avait laissé sur le piano). Au revoir, Louise!... (Entrent Mesdames de La Réole, de Rayche, de Lavalé-d'Auge et la belle Madame Treille.) Patatras...

HORTY (entre ses dents, à M. de Bernay). — Voilà le troupeau de dindes!...

LA BELLE M^{me} TREILLE (à moitié aimable, à moitié agressive). — Vous ne partez pas, j'espère, monsieur Horty?... ou, du moins, pas avant de nous avoir donné des nouvelles?...

HORTY. — Moi qui suis toujours si renseigné...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — J'allais le dire...

HORTY. — Je le sais bien!... Mais c'est vous, au contraire, de qui nous attendons quelque nouvelle sensationnelle... d'autant plus que vous avez une revanche à prendre...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Une revanche?... Pourquoi ?...

HORTY. — Parce que, la dernière fois, vous nous avez annoncé... comme certaine et imminente... la prise de Verdun... et que c'est Trébizonde qui a été prise!... Alors il y a maldonne... C'est à recommencer... (plusieurs personnes entrent).

M^{me} DE SERMAIZE (elle va au-devant de Jacques Treille et de Pierre de Garde). — Ah! vous voilà!... (à permission, vous deux!... Ça me fait plaisir de vous voir!... (un général Paillar). Pardon, Général, d'avoir d'abord dit bonjour à ces deux gosses avant de vous saluer...

LE GÉNÉRAL. — Ah! madame!... c'est trop naturel!... Nous sommes si peu intéressants, nous autres de la nuque...

LA BELLE M^{me} TREILLE (Elle regarde Jacques et Pierre). — Ce que ça augmente la personnalité d'un monsieur, d'avoir perdu un bras et une jambe

comme ça!... (Pierre rit.) Il ne vous gêne pas votre bras?...

PIERRE. — Il me manque plutôt...

LA BELLE M^{me} TREILLE (à Jacques Treille). — Et vous monsieur, votre jambe?...

JACQUES. — Oh! à présent, je ne fais plus que de l'aviation... (geste insouciant.) alors...

LA BELLE M^{me} TREILLE (tenace). — Oui... mais Monsieur de Garde... qui monte à cheval...

PIERRE. — Depuis la Marne, je n'y suis monté que quand j'étais en congé de convalescence... pour essayer...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Mais pourtant vous êtes Dragon?... (Pierre fait un signe affirmatif.) Alors qu'est-ce que vous faites?...

PIERRE. — Je suis aux tranchées, Madame... C'est là que j'ai perdu mon bras...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Vous êtes aux tranchées depuis la Marne?... Ça fait joliment du temps!...

PIERRE. — Ça fera deux ans au mois de septembre...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Oh!... est-ce possible?... (très étonnée). Mais vous n'avez donc pas de relations?... (Pierre rit.) Moi, j'ai deux neveux... dont je me suis beaucoup occupée, il est vrai... mais qui n'ont pas été au front un seul jour depuis le commencement de la guerre...

PIERRE. — ...

HORTY. — Il y en a quelques-uns comme ça!...

LA BELLE M^{me} TREILLE (absolument inconsciente). — Évidemment, je ne prétends pas que mes neveux soient les seuls... Mais, c'est égal! on n'imagine pas ce qu'il faut se donner de peine pour arriver à un résultat...

HORTY. — Qui n'est que négatif...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Pardon... je ne comprends pas...

HORTY. — Oh!... c'est sans intérêt... je veux dire qu'une chose négative n'a qu'une valeur... relative...

M^{me} DE SERMAIZE. — Je vous trouve dur pour les choses relatives... Moi, depuis longtemps, je n'ai eu qu'une vraie joie... et c'est une joie négative...

HORTY. — Peut-on, sans indiscrétion, demander quelle est cette vraie joie?...

M^{me} DE SERMAIZE. — On peut... C'est que le kronprinz se soit brossé le nez devant Verdun...

LA BELLE M^{me} TREILLE (d'un ton sentencieux). — Le dernier mot de cette affaire-là n'est pas encore dit...

HORTY (entre ses dents). — Oh! amour, va!...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Si j'étais à la place du général Joffre, je sais bien ce que je ferais!...

M. DE BERNAY. — Et moi aussi, je sais bien ce que je ferais si j'étais à sa place!...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Dites quoi?... pour voir si nous avons la même idée?...

M. DE BERNAY (crispé). — Je ne le pense pas!... car moi, je commencerais par vous faire mettre à l'ombre...

M^{me} DE LA RÉOLE (qui ne comprend pas). — A l'ombre ?...

M. DE BERNAY (féroce). — En prison... si vous... (Mouvement de Mme de La Réole.) aimez mieux... ou dans une maison de santé... Je vous y mettrais avec tous les regards qui vous sont dus... mais je vous y mettrais certainement...

M^{me} DE LA RÉOLE (suffoquée). — Par exemple!...

M. DE BERNAY. — Oui!... je vous bouclerais avant tout... vous et tous ceux qui font ce que vous faites...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Qu'est-ce que je fais?...

M. DE BERNAY. — De la dépression... de la dépression à jet continu...

M^{me} DE LAVALÉ-D'AUZE (Une dame mûre qui a des perles magnifiques et une petite jupe de rien du tout qui bal de gros mollets). — Je croyais qu'on avait le droit de penser comme on voulait!...

M. DE BERNAY. — Oui... de penser, et de vous biler, et de trembler jusqu'à ce que vous en ayez tout votre souf, mais non pas de ficher la frousse aux autres...

LA BELLE M^{me} TREILLE (à Pierre de Garde). — Voyons, monsieur de Garde, quelles sont les vraies nouvelles de la guerre?... Vous devez être au courant, vous qui arrivez du front ?...

PIERRE. — C'est précisément pour cette raison que j'ignore tout...

LA BELLE M^{me} TREILLE (au Général Paillar). — Et vous, Général, vous qui êtes de la nuque... comme dit dédaigneusement M. d'Horty... qu'est-ce que vous savez ?...

LE GÉNÉRAL. — Je ne sais que les potins de la nuque, Madame, et je me garde de les colporter...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Tant pis!... un potin, d'où qu'il vienne, c'est toujours un potin...

M^{me} DE RAYCHE. — Et ça fait toujours plaisir...

GYP.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

Le roi d'Espagne est arrivé à Saint-Sébastien, venant de Madrid.

CORPS DIPLOMATIQUE

Le capitaine de frigate Bernier, attaché naval de la légation argentine à Paris, est parti pour Londres, où il doit présider par intérim la commission argentine.

S. Exc. M. Ito, ambassadeur du Japon en Italie, est arrivé à Paris.

MARIAGES

En la chapelle de l'Assommoir, vient d'être célébré, avec l'intimité, le mariage de Mlle Lucienne de Gueberville, fille du colonel commandant le 4^e bataillon et de la baronne de Gueberville, née de Launay, avec le lieutenant Henri Bompard, du 3^e d'artillerie, fils de l'ambassadeur de France, ancien officier de la Légion d'honneur, et de Mme Bompard, née de Bénévoise.

Les témoins du mariage étaient : M. de Monistrol et M. Jules Bompard, ses oncles ; ceux de la mariée : le commandant Bompard de Gueberville et M. Camille Bellaigue, ses oncles.

Dernièrement a été célébré, en l'église russe de la rue Darn, le mariage de Mme Jacqueline de Monbrun avec le comte Reinhold, ancien capitaine à l'ambassade de Rome. Le comte et la comtesse s'en vont passer aussi leur mariage à Rome.

Le mariage de Mlle Fern. Arkwright, avec M. d'Ardenet, fils de Chicago, a été célébré dernièrement, en l'église américaine de la rue de Berri. La mariée, qui était infirmière volontaire à l'hôpital américain de Neuilly, est la fille de feu le capitaine Arkwright, des Coldstream guards, et de Mrs Fitz-George, veuve du colonel Fitz-George, fils aîné du duc de Cambridge.

NAISSANCES

Mme Marcel Rodière, née de Vassat de Regue, a donné le jour à un fils, qui a été appelé Jacques.

Mme René Deguise, femme du capitaine aviateur, a mis au monde un fils : Bruno.

DEUILS

Le lieutenant Henri Robert et le conseil de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Paris feront célébrer des cérémonies en l'honneur de ces quatre avocats du barreau de Paris morts pour la patrie.

Une messe sera dite, le lundi 22 mai, à 10 heures, à la Sainte-Chapelle. S. Em. le cardinal Amette prononcera une allocution.

Un service sera célébré, le mercredi 24 mai, au temple de l'Oratoire, à 10 heures, et le lundi 29 mai, à la Synagogue de la rue de la Victoire, à 10 heures.

Le président de la République se fera représenter, à chacune de ces trois cérémonies.

Nous apprenons la mort :

Le général de division Herson, décédé à Nice. Il était grand-croix de la Légion d'honneur et avait commandé la division d'occupation de la Tunisie.

Le général Dupont, décédé à Valence. Il était l'un de nos plus jeunes officiers généraux.

Le général Rieu, de l'armée coloniale, qui venait de rentrer de Madagascar, où il commandait les troupes, décédé à Lorient à soixante-trois ans, commandeur de la Légion d'honneur.

De M. Henri Huisin, fils du professeur Huisin.

De Mme Louis Ricard, femme de l'ancien ministre de la Justice, décédée à Bonen.

De Mme Ligneau, née Louise Montané, mère de la comtesse Roger de Castellane.

Le lieutenant aviateur Félix Lécaert, tombé glorieusement en survolant les lignes ennemies, fils de M. Lécaert, et de Mme, née Bernard, d'une des plus vieilles familles lilloises.

De M. Eugène Martin, ancien constructeur de chemins de fer, décédé en son domicile, 65, rue Ampère, à quatre-vingt-cinq ans.

De Mme Passot, décédée à l'Hermitage de la Madeleine (S.-et-M.).

De Mme Louis de La Barrière, née de Matharel, mère de l'aviateur actuellement sous-lieutenant au front, décédée à Cergy (Puy-de-Dôme).

De Mme Edouard Caspary, née Emma Noblot, femme de l'ingénieur hydrographe.

De M. Etienne Auger, soldat au 5^e de ligne, mort pour la France, âgé de vingt ans, fils de l'avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, et de Mme Auger.

La santé de Mgr Sévin

LYON, 3 mai. — Mgr Sévin, cardinal-archevêque de Lyon, qui devait commencer dimanche sa tournée de confirmation, en a été empêché par une indisposition subite. Une crise d'appendicite s'est déclarée et une intervention chirurgicale a été jugée nécessaire.

TRIBUNAUX

L'affaire Lombard

Le dossier des seize condamnés qui, dans l'affaire des réformes frauduleuses, se sont pourvus en révision, ont été transmis, hier, au greffe de la juridiction suprême siégeant au Cherche-Midi. On sait que le 21 avril dernier a modifié la composition des conseils de révision en même temps qu'elle en a restreint le nombre à quatre, ayant leur siège à Paris, à Lyon, à Bordeaux et à Alger. Désormais, la Cour de cassation militaire comprendra donc non plus un officier général comme président et quatre officiers supérieurs, mais un président de chambre, président, un conseiller à la Cour d'appel et trois officiers supérieurs. Les magistrats qui auront à examiner les pourvois de Lombard et de ses complices vont être désignés incessamment. D'ores et déjà on sait que le colonel Augier, commissaire du gouvernement, occupera le siège du ministère public.

SITUATIONS Brochure envoyée franco FIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale Les événements locaux
La vie artistique La vie économique
Les procès importants Les sports
Les accidents graves Tous faits pittoresques

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



BELLE-MÈRE

Hier, premier mercredi du mois, j'ai passé l'après-midi chez ma belle-mère, dont c'est le jour. Elle ne reçoit pourtant qu'à partir de quatre heures, mais je sais combien elle tient à ce que je « rajouisse » l'arrangement de son salon, avant l'arrivée de ses vieilles amies.

Bonne, arrivée à deux heures tapant, comme d'habitude, je m'empressai de donner de l'air aux gerbes de fleurs trop touffues, de mettre un peu d'imprévu dans l'ordre trop symétrique des sièges et je m'assurai que le goûter avait toutes les chances d'être abondant et bien servi.

Mais, tout en m'occupant des mille petits détails de confort et d'élégance qui peuvent échapper à une femme âgée et peu ingambe, je sentais comme une réticence dans la manière d'être de ma belle-mère. Elle m'avait embrassée affectueusement et, du petit coup d'œil sournois que je connais bien, s'était assurée que ma robe, tout en restant assez élégante pour lui faire honneur, n'empêcherait pas sa toilette de maîtresse de maison. Cependant sur son visage vieilli mais si expressif j'avais vu passer une ombre.

Aussi, dès que j'eus transformé la « physionomie » du salon, je vins m'asseoir près d'elle. Je pris une de ses mains dans les miennes et, sans hésiter, je demandai :

— Mère, vous allez me dire ce que vous avez.

Il règne entre ma belle-mère et moi des habitudes déjà anciennes de confiance et de sincérité. Aussi ne chercha-t-elle point à se dérober.

— Tu as vu que quelque chose me tourmente et c'est vrai ; mais c'est tellement ridicule, si tu savais !

— Dites-moi vite cette chose ridicule, insistai-je.

L'ennui de ma belle-mère lui vient d'un écho qu'elle a lu dans son journal du matin. Cet écho rapporte la courte histoire d'un poilu qui, ayant entendu sa belle-mère dire : « Je donnerais la moitié de ma vie pour manger un chausson aux pommes » est parti aussitôt, non pour en acheter un, mais deux... deux chaussons.

Et tout d'abord, j'éclate de rire, tellement cette histoire me paraît en disproportion avec le tourment qu'elle cause :

— Comment, ce n'est que ça ?

— Oui. Je le te disais bien, c'est ridicule. A mon âge, l'on devient insensible ; mais, réellement, cela m'a fait de la peine de voir ressusciter la vieille querelle du gendre et de la belle-mère. Et par un poilu, un vrai. Ah ! on parle de maintenir l'union sacrée parmi les citoyens ; elle n'existe même pas dans les familles.

— Voyons, mère, vous n'allez pas vous inquiéter plus longtemps à propos d'une histoire qui est peut-être inventée de toutes pièces. Un écho de journal n'est pas toujours un article de foi.

— C'est entendu, ma fille ; mais le malentendu que cette histoire souligne n'est que trop réel. Avec ou sans raisons, pour une multitude de gens, la belle-mère, voilà l'ennemie. Nous sommes une cible. Les auteurs dramatiques exercent leur verve



à notre sujet. Je ne vais guère au théâtre, maintenant, mais, dans ma jeunesse, toutes les pièces de M. Labiche...

— Oh ! que Labiche ne vous cause plus de soucis, dis-je. Il est complètement démodé.

— C'est bien fait, déclare ma belle-mère avec un petit air de raieune satisfaite. Et, dis-moi, ma fille, est-ce que les auteurs d'aujourd'hui se servent encore beaucoup de nous ?

— Mais non ; mais non ! et du moins pas dans le sens où vous l'entendez. Tenez, dans un livre de René Boylesse, *L'Enfant à la balustrade*, il y a un type exquis de belle-mère.

— Est-ce possible ? murmura ma belle-mère avec des yeux extasiés. Comment est-elle ?

— Elle est bien plus âgée que vous... Oh ! oui, elle a soixante-dix ans, et c'est une bourgeoise de province. Mais elle ne se sert de sa longue expérience que pour éviter le malheur à ceux qu'elle aime. Elle est conciliante, malgré toutes les raisons qu'elle a de ne pas l'être. Elle sait se plier aux nécessités de la vie, au point de dire à la seconde femme de son gendre : « J'ai beaucoup d'amitié pour vous. »

— Mais, c'est le portrait d'une femme raisonnable que tu me traces là, tout simplement. Et je ne peux pas croire que les belles-mères, même celles-là, soient si rares. Seulement on ne parle d'elles, en temps ordinaire, que pour les dénigrer. C'est leur titre seul de belle-mère qui compte pour la malignité publique. Pourtant, nous sommes mères d'abord ; j'ai deux fils et mon petit-fils aux armées.

La voix de la chère vieille est devenue si plaintive que je lui entoure le cou de mes deux bras :

— Ah ! ça, dis-je, vous n'allez pas essayer de me faire croire, à propos d'un écho stupide, que vous êtes une belle-mère martyre ?

— Oh ! moi, ma fille, je suis une exception, une heureuse exception. Tu as remplacé ma véritable fille depuis que celle-ci s'est mariée au loin. Tu n'as pas détourné mon fils de l'affection qu'il me devait ; tu as respecté mes manies de vieille femme, car je ne suis pas parfaite et ta jeunesse a été tendrement pitoyable à mon déclin.

— Je ne suis pas parfaite, non plus, mère, et si nous sommes arrivées à ce degré d'intimité, c'est précisément parce que nous avons su garder, très distincts, nos deux caractères. Vous m'avez laissé régner sans partage dans mon jeune ménage. Vous n'avez pas transformé en autant de griefs mes fautes d'inexpérience. Vous n'avez pas crié au scandale parce que j'aimais les jolies robes et les jolis chapeaux. Vous ne m'avez pas accusé de vouloir tuer mes enfants parce que je les élevais d'une



façon très moderne. Et c'est pourquoi, insensiblement, à mesure que les années venaient, pour moi aussi, je me suis rapprochée de vous dont le cœur est semblable au mien, puisqu'il bat pour les mêmes êtres.

Madeleine de R...

Correspondance

Provinciale. — Le brossage quotidien est excellent pour rendre une chevelure brillante et saine. Pour blanchir, une forte poignée de ramouille dans un demi-litre d'eau doit vous donner un résultat.

Nichette de D... — Poudre rose ou naturelle, qui est un mélange de blanc et de rose.

Tatoué. — Pourquoi pas du mauve ? Sur une coiffeuse on met tout ce qui sert à la toilette, sauf pour les ablutions.

Mme Ch. Selle. — Avez-vous expérimenté l'eau de rose ? Humectez-en votre visage ; essuyez doucement avec une batiste fine et poudrez. La poudre est excellente pour rafraîchir la peau.

Mme Biol. — Même réponse que ci-dessus.

May, provinciale. — Des bottes jaunes s'harmoniseront parfaitement avec un tailleur bleu. La botte blanche est une chaussure de haute fantaisie qui date très vite.



DU TAC AU TAC

Le salon de Mme de Lantiboch. Dans la cheminée, malgré la douceur de la température, deux bâtons pleurent un reste de sève. Epars sur les meubles, Mme de Lantiboch, le colonel retraité de Chovin, quelques douairières et Paulette de Lantiboch, Vingt ans, petite figure drôlette, abondants cheveux blancs, pied vulgaire, taille souple, 500.000 francs de dot. En vieux lardon annonce : Madame de L'Embuscade. Mme de L'Embuscade n'est pas seule ; dans son ombre s'avance son fils, Roger de L'Embuscade.

PAULETTE (à elle-même). — Comment, lui ! Eh bien ! par exemple, il en a du toupet, celui-là ! Est-ce qu'il



ne devrait pas se cacher bien plutôt !... Moi, si j'étais à sa place, je n'oserais sortir que lorsqu'on éteint tout, pour les zeppelins, et encore, s'il n'y avait pas de lune !... Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça ? Non, mais, est-ce que par hasard il s'imaginerait continuer à présent le flirt commencé il y a deux ans ? A vrai dire, dans ce temps-là, je le trouvais très gentil... Il me plaisait presque avant, eh ! mais oui, presque autant que ce pauvre de Malchance, qui dépérit là-bas, quelque part en Bavière... Maintenant, oh ! maintenant, c'est bien simple : il me dégoûte !

DE L'EMBUSCADE (vingt-six ans, à part lui). — Ben, vrai ! Elle en fait une tête ! Aussi, j'avais raison de ne pas vouloir venir !... C'est maman qui m'a traîné ici... Je la connais, cette petite sotte de Paulette. Pardi ! Elle m'en veut de posséder encore deux bras, deux jambes, deux yeux et d'avoir respiré l'air de Fontainebleau au lieu de celui des tranchées !... Tâchons de l'amadouer ! (Très aimable.) Oh ! mademoiselle Paulette, que je suis donc heureux !

PAULETTE (en dedans). — Attends un peu, va ! (Très aimable à son tour.) Mais moi aussi je suis enchantée de vous revoir !

DE L'EMBUSCADE (qui n'en croit pas ses oreilles). — Que vous êtes gentille !

PAULETTE. — ... afin de vous féliciter !

DE L'EMBUSCADE (en lui-même). — Me féliciter !

Elle confond avec un autre. (Haut.) Mais !

PAULETTE (sans lui laisser le temps de parler). —

— Eh oui ! De vous féliciter de votre force de caractère !

Il doit falloir tant de courage à un soldat grand, fort comme vous, pour accepter de rester à l'arrière !

DE L'EMBUSCADE (gène). — Pourtant !

PAULETTE (très sérieuse). — Je sais bien : il en faut ! et vous avez obéi ! La discipline avant tout !

DE L'EMBUSCADE. — Vous vous moquez de moi et !

PAULETTE. — Vous croyez ?

DE L'EMBUSCADE. — ... et si ma présence vous déplaît !

PAULETTE (vivement). — Oh ! non. Restez !

DE L'EMBUSCADE (la joie dans l'âme). — A la bonne heure !

PAULETTE (simplement). — Avant votre arrivée le feu me rôtissait la joue ; ne partez pas : vous me servez d'écran !

DE L'EMBUSCADE. — !!! (puis, pour dire quelque chose.) Avez-vous des nouvelles de ce pauvre Malchance ?

PAULETTE. — Hélas ! non. Quelles sont loin, les bonnes parties de tennis, avec lui, il y a deux ans, à Villers ! (Un peu triste.) Cette année encore, il manquera !

DE L'EMBUSCADE (à part). — Tant mieux ! (La sourire aux lèvres.) Mais j'y serai peut-être, moi ! Si j'ai une permission en août, je la passerai là-bas auprès de ma tante. (En pensée.) C'est étonnant comme ça a l'air de lui faire plaisir ! (Haut.) Et je pourrais prendre la place de Malchance !

PAULETTE (exaspérée). — La place de Malchance !

Oh ! Comment donc ! Il ne demanderait pas mieux !

C'est en Bavière, baraque 92, au camp de Göttingberg !

Les pages de Madame

Ecroquis de la Semaine



A l'ombre du voile

Les femmes qui sont un peu à l'écart du milieu où les modes naissent très vite et où elles meurent encore plus vite s'étonnent, souvent à bon droit, de certaines bizarreries du costume et de la fantaisie de quelques détails de la toilette.

Celles qui, malgré tout, veulent être à la mode, bien que vivant retirées à la campagne ou en quelque petite ville, sont nombreuses; curieusement elles questionnent les chroniqueuses de mode sur les mille riens qui doivent être les signes distinctifs de la femme chic et bien habillée.

Il me faut d'abord rassurer celles qui s'inquiètent et ont peur de n'être pas à la toute dernière mode. On n'est point élégante parce qu'on a la toute nouvelle création de telle ou telle maison réputée, sinon toutes les femmes qui s'habillent chez X... ou Z... seraient bien mises et malheureusement elles ne le sont pas toutes. Pourquoi y a-t-il des femmes qui sont toujours démodées même avec les dernières « créations », et pourquoi y en a-t-il qui sont toujours extrêmement chic même avec des toilettes un peu démodées? C'est moins le détail que l'ensemble qui donne une impression de réelle élégance, et l'élégance vraie est assez difficile à obtenir si les dispositions naturelles n'y sont pas!

Voici maintenant pour répondre à celles qui désirent savoir s'il y a une manière nouvelle de poser sa voilette. Il n'y en a pas une, mais dix, et les fantaisies les plus osées s'aperçoivent. Ne croyez pas cependant qu'il n'y ait pas de femmes qui portent leur voilette de façon classique. Elles sont légion celles qui posent leur voilette bien à plat sur le visage, disposant les arabesques de tulle de façon à faire valoir la ligne d'une jolie bouche ou à aviver l'éclat du regard. La façon classique veut la voilette très longue avec le grand chapeau, de longueur moyenne avec le petit; bien serrée par la nuque par une barrette de bijouterie ou des épingles à cheveux invisibles, et bien attachée sur la passe de façon à éviter les plis disgracieux qui barrent et coupent le visage assez malheureusement. Point n'est besoin de croquis pour montrer cette manière; mais voici ici quelques façons de fixer son voile qui donneront satisfaction à celles qui sont éprises de nouveauté.

De gauche à droite, c'est d'abord le voile de dentelle ou de tulle ramagé à réseau carré ou hexagonal. Il est plus ou moins flottant et s'arrête au-dessous du nez. Qui l'a baptisé la voilette « five o'clock » parce qu'on peut grignoter et siroter tout à l'aise sans y toucher, personne n'en sait rien. Sur la haute toque qui suit est jeté un grand voile carré en tulle brodé, ourlé d'un étroit ruban de velours du même ton; le voile couvre entièrement le chapeau, et c'est une façon assez amusante de varier l'aspect d'une de ces toques sans garniture qui sont si fort à la mode. Sur le troisième chapeau, voici la longue écharpe de tulle ramagé ou chenille qui peut être plus ou moins longue. Mais ces voiles flottants étant presque toujours encadrés, c'est-à-dire d'un dessin plus fourni sur les bords que dans le corps de la voilette, ont des dimensions fixes qui ne peuvent varier au gré de chacun, comme lorsqu'on emploie du tulle au mètre. Celui-ci est bordé d'un picot qui pourrait à la rigueur être rapporté sur du tulle sans bordure. Le chapeau de droite s'agrémenta d'un voile de dentelle ramagé qui ombre bien la figure; c'est le voile épais pour les jours où le teint est fatigué ou pour le voyage. Le gros nœud en arrière allonge le profil et change tout à fait la ligne du chapeau. J'ai vu, mais dans le genre fantaisiste, et il faut en parler à titre de curiosité, la même voile dégageant tout le visage et rappelant la barbe de dentelle des anciens loupes. C'est peut-être très « vénitien », mais c'est un peu carnaval pour la toilette moderne.

Pour finir, voyez le croquis du bas de la page: rien ne sera plus seyant pour accompagner les robes légères de l'été que ce voile rond qu'on peut remplacer par un dessus d'ombrelle ancienne en chantilly et qui, joliment, vient badiner tout autour du chapeau.

En général, le voile flottant est très à la mode; il est très pratique pour l'été, ne tient pas chaud et permet de remettre un nuage de poudre sans qu'on s'en aperçoive; mais celles qui aiment le style « simple », qui n'est pas sans élégance, restent fidèles à la voilette plaquée, d'aspect net et un peu classique.

Jeanne Farnant.

LES SPORTS

SAVON TRICAF
SANS REVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

— Il faut! murmura Clotilde, il faut...
Elle répéta plusieurs fois : « Il faut, il faut ».



AGREABLES SOIRÉES
DISTRACTIONS des POILUS
PRÉPARANT à FÊTER la VICTOIRE
Curieux Catalogue (Envoi gratis),
par la Société de la Gaîté Française,
23, r. de Faubourg St-Denis, Paris (10^e),
Farcas, Physique, Amusement, Projets Gais,
Art de Plaire, Hygiène, Sciences nouvelles, Chansons et
Monologues de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale

VICHY L'HOTEL MAJESTIC
et ses nombreuses annexes
assurent à leurs hôtes le maximum de confort

LEÇONS AUTO particulières. Prépare au brevet militaire.
Garage BOB WALTER, 156, avenue Malakoff, Paris.

POITRINE (Influence, Beauté, Fermeté et Reconstitution par la préparation SVELTA, sucrose gazeuse). 8 fr. 50.
Mme Poirain, 12, rue des Martyrs, Paris. (Notice).

Turc Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.
Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Lafitte.

VARICES
immédiatement et radicalement soulagées par le port
national des Bas élastiques de V.A. CLAVERIE. Fabricant.
234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lisez l'indispensable Notice
sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que la
façon de prendre les mesures et les renseignements désirés.

VENTE par suite de sinistre, Hôtel Drouot,
salle 2, les 5 et 6 mai 1916, à 2 heures.
BEAU MOBILIER MODERNE
Meubles de style et mobilier courant.
Porcelaines, Lustres, Tapis, Argenterie.
Exposition publique le 4 mai, de 2 h. à 6 h.
M. Jules BRODD, commissaire-priseur, 11, rue Blomet.

POUR SOUSCRIRE
au **NOUVEL EMPRUNT FRANÇAIS**
VENDEZ vos TITRES et Coupons de PAYS ENNEMIS
Et vous ferez ainsi acte de PRUDENCE et de
PATRIOTISME.
La Banque A. LEVEQUE et Cie (43^e année), 1, Rue de
la Banque, à Paris, se charge de ces opérations.

qualité et quantité
SONT OBTENUES AVEC
les plats cuisinés
et les mets froids
PORTANT COMME GARANTIE
LA MARQUE
Amieux Frères
TOUJOURS
A
MIEUX
ET LA DEVISE:

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATTU, Ph^m, 45, Rue de l'Ecluse, Paris.

Elle quitta l'abbé Joachim bien imprégnée de
cet « il faut », et elle retourna à Bland pour y
achever de réveiller son amour du nid familial.
Des souvenirs d'enfance l'attachaient jusqu'au
cœur à cette maison où elle avait vécu sa jeunesse,
où sa mère était morte, à ce logis qu'elle ne ven-
drait pas et où Monette s'élèverait et revivrait les
années de l'enfance confiante et saine de sa mère,
Clotilde de Bland.

CHAPITRE IV

Les bonnes gens de Saint-Brice appelaient vo-
lontiers Bland : le château.

Le nom était ambitieux pour désigner une mai-
son surélevée d'un étage avec des volets verts, de
dimensions moyennes, et construite plutôt dans le
style chalet que dans tout autre.

Il est vrai que dans la contrée, par leur iné-
fassable charité et leur aménité, les de Bland mé-
ritaient depuis un demi-siècle le titre de châte-
lains du pays.

L'habitation simple, mais confortable, possé-
dait cependant un parc splendide, un clos aux al-
lées bordées d'arbres où prospéraient les espèces
les plus diverses.

Des massifs d'acacias, de faux-ébéniers, de
maronniers, de cyprès, de lilas, y voisinaient
avec le chêne et l'orme, qui soutenaient les liens
du chevreuil, du houblon et de l'aubépine
rose.

Des pins et des sapins, sombre verdure, dessi-
naient les contours de pelouses bouquetées de
enarmins et de peupliers.

Il y avait encore dans cet Eden un bois perché
d'aulx et de clairières où des sorbiers, des til-
leuls et des bouleaux croissaient en grand nombre.

Vous doublerez votre endurance



soldats, cyclistes,
chasseurs, sportsmen,
en adoptant la

Bande molletière

à spirale rectifiée

"THE PRATIC"

d'une parfaite élégance
grâce à sa coupe rationnelle,
à ses multiples courbures
et à sa fabrication soignée.

ne comprime pas
ne glisse pas
ne s'effrange pas

Vous la trouverez en toutes nuances
dans tous les Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger

Dépôt à Paris : N. BLANCHET,
58, r. Vieille-du-Temple, Arch. 43-20

Manufacture et Bureaux :

264-266, rue de Bourgogne, Orléans (Tel. 4-33)

Recher la Marque déposée :
THE PRATIC



AUTO-LECONS BREVETS CIVIL,
militaire sur ses
autos luxe. Forfait examen 40 fr.
Maison 1^{re} ordre, George, 77, av.
Gde-Armée, à côté M^{me} Peugeot.

PROSTATE

ET MALADIES DES VOIES
URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire
Urologique de Paris (8, rue du Faubourg-Montmartre)
par la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a
acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce
succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison
de ces redoutables affections si communes et si répand-
ues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir
compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative,
basée sur des données scientifiques extrêmement sé-
rieuses, est le résultat de dix années d'observation et de
travaux ininterrompus portant spécialement sur les
maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hyper-
trophie de la prostate, urétrite, cystite, sténose, héma-
témies, rétrécissements, inflammation, congestion, enge-
nement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.).

La puissante efficacité et la haute valeur de cette mé-
thode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supé-
riorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour
la guérison de ces pénibles affections est incontestable
et pleinement prouvée. Elle est absolument inoffensive
et facilement applicable par le malade sans perte de
temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris,
8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement
aux demandes de consultations qui lui sont adressées
par lettres détaillées ou par les malades qui se pré-
sentent.

C'est dans la
COUR DE L'AUTO
ELIMS PIERRE 10, Faubourg Montmartre (PARIS)
Succursale : 162, avenue Malakoff (Porte-Millot)
Complets toile, 9.95 Sacs — Bas 2.95
Souliers Maillots
CATAL. GRATIS. — EXPED. PROV. — Ouvert jusqu'à 8 h. soir.

VINT 216



Maladies de la Femme

LE RETOUR D'AGE



Exiger le portrait

Toutes les femmes
connaissent les dan-
gers qui les menacent
à l'époque du **RETOUR**
D'AGE. Les symptômes
sont bien connus. C'est
d'abord une sensation
d'étouffement et de
suffocation qui étirent
la gorge, des bouffées
de chaleur qui montent
au visage pour faire place à une sueur
froide sur tout le corps. Le ventre de-
vient douloureux, les règles se renou-
vellent irrégulières ou trop abondantes
et bientôt la femme la plus robuste se
trouve affaiblie et exposée aux pires dan-
gers. C'est alors qu'il faut sans plus
tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute
femme qui atteint l'âge de 40 ans, même
celle qui n'éprouve aucun malaise, doit
faire usage de la **JOUVENCE** de l'Abbé
SOURY à des intervalles réguliers, si elle
veut éviter l'afflux subit du sang au cer-
veau la congestion, l'attaque d'apoplexie,
la rupture d'anévrisme et, ce qui est plus
encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie
pas que le sang qui n'a plus son cours
habituel se portera de préférence aux
parties les plus faibles et y développera
les maladies les plus périlleuses : Tumeurs,
Cancers, Métrite, Fibrome, Maux d'Estomac,
d'Intestins, des Nerfs, etc.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY se trouve
dans toutes les Pharmacies : le flacon 3 fr. 75,
franco gare 4 fr. 35 ; les 3 flacons franco
contre mandat-poste 11 fr. 25 adressé à la
Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Reims.
(Notice contenant renseignements gratis). 82

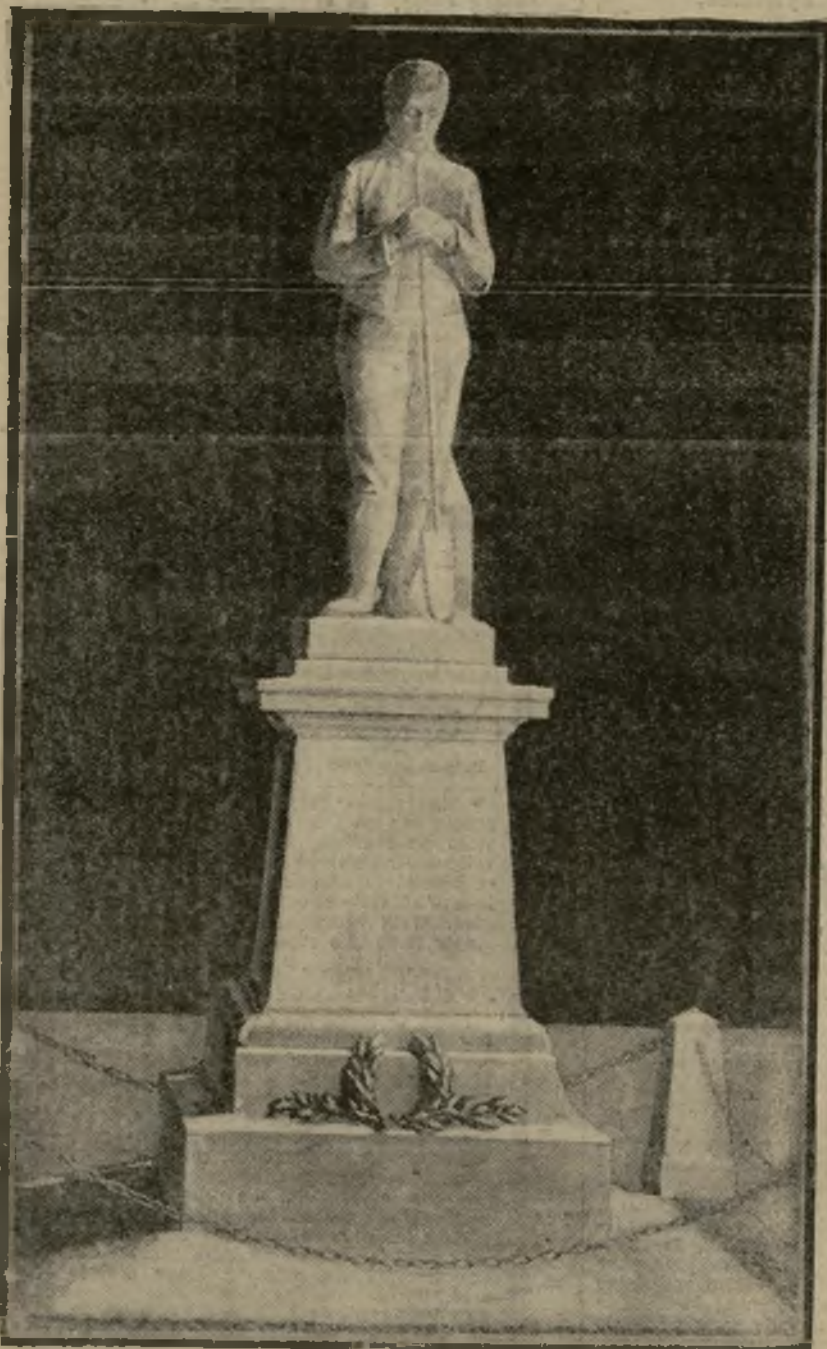
Bien exiger la
Véritable **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY
car elle seule peut vous guérir.

Le gérant : VICTOR LAFRÉYRAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

A la mémoire de ceux qui moururent en captivité

Le Nijinsky des tranchées



Dans le cimetière français du camp allemand de Meschede, nos soldats prisonniers ont obtenu l'autorisation d'élever un monument à la mémoire de leurs camarades morts loin de la mère-patrie. Cette œuvre est signée du statuaire E. Guinet.



Les tranchées sont commodes pour faire la guerre aux Allemands, mais elles ont le désavantage, eût dit M. de La Palice, de « recouper » la plaine de fossés gênants pour... le promeneur. Mais ce poilu les enjambe avec une telle aisance!

La vaccination dans les camps serbes de Corfou



LA VACCINATION DES SOLDATS SERBES



LE "SALON DE COIFFURE" DU CAMP

Les Serbes de Corfou, avant d'être dirigés vers l'Orient et leurs nouveaux postes de combat, sont vaccinés contre les maladies dont ils pourraient, sans cette utile précaution, être atteints dans les pays qui bientôt les reverront les armes à la main. Tous se prêtent avec empressement à cette formalité hygiénique. Elle est pour eux la garantie qu'ils n'attendront plus longtemps le moment tant désiré où ils pourront se retrouver face à face avec leurs ennemis.